

QUELQUES ASPECTS DE LA VIE À PLOUNEZ et LE LONG DU TRIEUX PENDANT L'OCCUPATION D'APRÈS TÉMOIGNAGES ET SOUVENIRS

Après « le Camp du Wern » (2015) et « le Dépôt de munitions de Kergoniou » (2019), voici un 3ème article traitant cette fois de Plounez et de sa façade maritime (sur le Trieux) pendant l'Occupation. Ce n'est pas un article d'histoire, mais plutôt la présentation de témoignages, anecdotes et souvenirs disposés ici dans l'ordre chronologique. Cette présentation a été rendue possible par la consultation d'archives locales, parfois privées et plus souvent municipales et paroissiales. Ces récits rendent compte des difficultés croissantes rencontrées quotidiennement par les habitants et font ressortir les sentiments collectifs d'insécurité puis de peur et enfin d'angoisse éprouvés tout au long de ces mois et années d'Occupation.

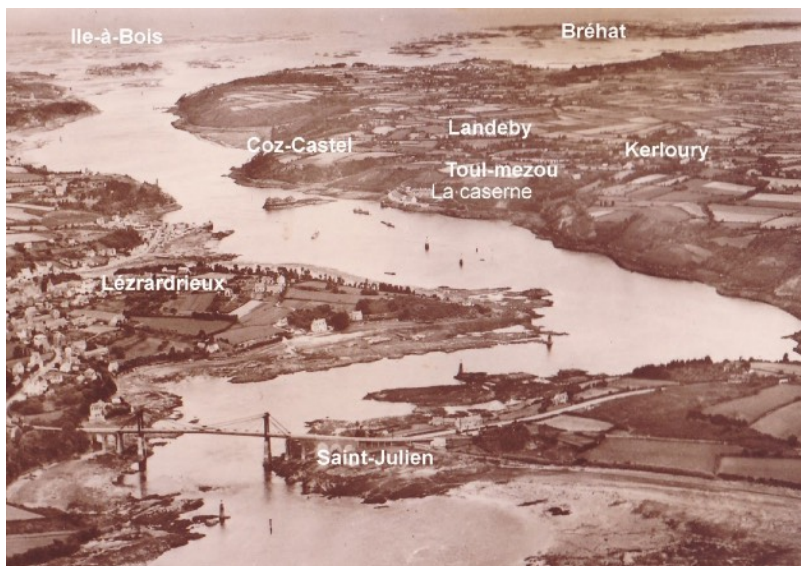
Ces témoignages, souvenirs et anecdotes ont été recueillis entre le début des années 1980 et 2021. Au fil des ans bien des informateurs et témoins ont, hélas, disparu. Inutile de dire à quel point leurs témoignages sont précieux. Parmi ces témoins, il faut citer Mlle André, secrétaire de mairie pendant l'Occupation, qui avait volontiers accepté de livrer ses souvenirs.

Un grand merci à toutes les personnes dont les noms sont cités en regard des témoignages recueillis. Chaque contribution, si modeste soit-elle, a sa valeur et enrichit l'ensemble.

1.- Septembre 1939 – juin 1940

1) Situation en 1939

Plounez est limité à l'ouest par le Trieux. C'est un atout pour toute la population qui habite et travaille à proximité de cette façade littorale. **L'activité principale est bien sûr agricole** mais les fermes ont presque toutes un petit canot qui sert pour le travail (à l'époque du goémon par exemple) et pour les loisirs (surtout la pêche). Les grèves et les herbus sont un « garde-manger » pour les pêcheurs à pied. Les « palujou », véritables prés salés sont appréciés des vaches... **Le Trieux fait vivre un**



grand nombre de marins, dont le rayon d'action ne dépasse guère l'archipel bréhatin ou les ports voisins. Selon les saisons, les marées et les commandes, ces marins tels Henri Jégou, Olivier Le Vey, Jobik Martin, à bord de leurs petites embarcations, ou Ismael Le Mevel à bord de sa plus grosse gabarre, « font » le goémon, le sable, le maërl, les pommes, le vrac... Entre deux sorties, les bateaux restent échoués à l'abri dans les criques, à quelques encablures des maisons.

Un « petit goémonier », Olivier Le Vay de Landouézec, est représentatif de cette profession : Yves Bocher qui fut un temps son « matelot » se souvient : « *Olieur [Olivier en breton] qui habitait dans les bois de Landouézec était patron de son « Anna », un bateau de pêche assez*

ventru qu'il avait adapté pour charger une charretée de goémon uniquement, si bien qu'il ne travaillait que sur les îlots de l'archipel Bréhat et ne livrait que les cultivateurs riverains du Trieux qui venaient à marée haute charger la « charretée » de goémon... Comme le goémon ne l'occupait que quelques jours aux grandes marées et qu'il ne faisait ni sable ni maërl, « Olieur », le reste du temps, aidait aux travaux agricoles : le foin à la faux, les moissons, les battages, ramasser les pommes de terre, émonder les arbres, faire des fagots etc. Mais c'était un excellent marin qui connaissait par coeur les courants et les écueils : il pouvait naviguer de nuit sur la rivière rien qu'en écoutant le bruit de l'eau ! » (Entretien - septembre 1992)

De nombreux hommes issus de ces hameaux côtiers et surtout de Kergrist, répondent à l'appel de la mer » et servent dans **la Marine Marchande ou la Marine de Guerre**. Depuis le début du XXe siècle, l'attrait d'une vie prometteuse d'horizons nouveaux, de meilleures conditions de travail, surtout à bord des vapeurs, la perspective de promotions et l'assurance de pensions ont détourné de plus en plus de jeunes de la terre.

De vieux loups de mer ont leurs habitudes et se retrouvent à bord de la « gabare-abri du marin » de l'un ou à l'autre, et se re-racontent leurs souvenirs en surveillant la mer. Quelques autres anciens, plus terriens, ont aussi leurs habitudes et passent des heures assis sur un talus dans un coin de champ à l'abri du vent. On appelle plaisamment ce refuge « la Chambre des Députés ».



PLAN de PLOUNEZ en 1939 - Le littoral s'étend de Coz-Castel au nord à Landouézec au sud. La commune est traversée par 2 voies ferrées : la ligne Paimpol - Guingamp (réseau breton du "réseau ferré national") et la ligne Paimpol - Tréguier ("voie ferrée d'intérêt local"). Les deux voies sont parallèles entre leurs gares de Paimpol et le hameau de Landouézec .

Le pont qui enjambe le fleuve est un important point de passage entre le Goëlo et le Trégor, emprunté par les piétons, les cyclistes, les attelages de toutes sortes, les automobiles (de plus en plus nombreuses) et, depuis 1925 par le « petit train à vapeur ».

Côté Plounez, le hameau de Saint-Julien près du pont est le point de passage obligé dont profite le café (*'n ostaleri*) tenu par Mme Marie Martin. C'est là que se côtoient les voyageurs de toutes sortes et la clientèle régulière, fidèle, voire assidue de tout un « petit peuple » d'ouvriers agricoles, journaliers, retraités, manœuvres, gens de mer, gens du quartier venus à l'épicerie ou revenant de la pêche à pied. Le cidre coule à flot ! Marie mène son monde avec autorité. Les dimanches et en période d'élections, on parle haut et on fait de la politique. Les « rouges » descendus de Lancerf et les « chemises blanches » de Plounez en viennent presque aux mains. C'est un lieu très animé !

Le bourg de Lézardrieux est bien plus proche que ne l'est celui de Plounez. Aussi, certaines familles de Saint-Julien et des alentours immédiats préfèrent-elles aller à la messe, scolariser leurs enfants ou faire leurs courses à Lézardrieux. Un « plus » festif lors de mariages côté Goëlo est d'aller danser dans le Trégor à Lézardrieux, pour le plaisir de passer deux fois le pont.

Au sud du pont, les hameaux qui longent l'anse du Ledano sont loin de tout et sans commerce aucun. Même les trains ne s'y arrêtent pas : pas plus ceux de l'Etat dans leurs 9 allers-retours quotidiens vers ou depuis Guingamp, que ceux du « petit train départemental » dans ses 12 passages chaque jour entre Trégor et Goëlo. Landouézec est un village paisible qui semble replié sur lui-même, à l'abri derrière ses hauts talus et ses chemins creux.

Au nord, le quartier de Kerloury est bien plus vivant ! Au coeur du hameau, deux cafés se partagent une clientèle nombreuse : Ti Maññ Veï (Chez Marie-Anne Le Vey) et surtout « CHEZ LOUISE Café-Tabac-Epicerie », tenu par Mme Le Meur. Sa fille, Mme Maryvonne Loshouarn, se souvient : « *Plassen Kerloury est un petit centre commercial et social pour toute une clientèle agricole et maritime entre les hauteurs de Loguivy et le Trieux.. Tous y trouvent « repos », distraction, fournitures, boisson, tabac, jeux, sans parler des vêtements de travail, bottes, sabots et toutes sortes de chaussons suspendus à des poutres ! On y achète de la « godaille » (poisson frais des pêcheurs locaux) aussi bien que poisson fumé ou salé rapporté de Terre-Neuve. En hiver, un fourneau à charbon donne une chaleur accueillante aux clients. On sert beaucoup de cidre, un peu de café, peu de vin. En toutes saisons, le samedi soir et le dimanche, il y a de l'ambiance ! »* (entretien du 16 janvier 2009)

Dans ce monde bretonnant, les réfugiés espagnols sont un peu à part. Ces derniers, au nombre de 120 environ, sont hébergés depuis 1938 dans un bâtiment militaire désaffecté appelé « la Caserne » au bord du Trieux à quelques centaines de mètres de Plassen Kerloury. En cet été 1939, leur nombre atteint un pic de 183. Les hommes, pour gagner un peu d'argent (malgré l'interdiction qu'il leur est faite de travailler) et s'occuper s'embauchent chez les cultivateurs et fréquentent les cafés de Kerloury. Leur situation incertaine, leurs conditions de vie et les tracasseries administratives qu'on leur fait subir rendent leur intégration difficile et créent des tensions.

2) La déclaration (septembre 1939)

L'année a commencé calme et tranquille, voire routinière. M Guillaume André, le maire, administre une communauté paisible, travaillant au rythme des saisons. On naît, vit et meurt « sans faire de bruit ». Les trains roulent ; les pèlerins processionnent ; les adultes vaquent à leurs occupations ; les enfants sont à l'école ; on s'entre aide, on s'amuse, on joue aux boules, on danse et les bals sont animés par des « orchestres de jazz ».

Malgré tout, au cours du conseil municipal du 18 avril, le maire est invité à prendre des mesures en cas de mobilisation générale et de nommer un conseiller délogé de toute obligation militaire pour le remplacer. Car, déjà, la guerre paraît inévitable

Les Plouneziens sont au courant de la situation internationale d'abord grâce à la TSF (sauf dans quelques hameaux non encore électrifiés au sud de la commune) et à la presse régionale et locale (*Le Journal de Paimpol*). Les nouvelles sont ensuite échangées et commentées lors de rencontres par les chemins ou aux champs, dans les commerces, les cafés, autour des lavoirs ou bien rapportées par les voyageurs et les marins. L'inquiétude grandit, mais on garde espoir. Et si Hitler rend la guerre inévitable, lit-on dans le *Journal de Paimpol* daté du 26 août, nous pourrons compter sur nos alliés et nos colonies et alors, « *le 3ème Reich s'effondrera comme château de cartes* ». On reste donc optimiste et on annonce même une fête locale avec courses cyclistes et courses de chevaux pour le 10 septembre.



Que réserve l'année 1939 ?

Le samedi 2 août, le tocsin brise les derniers espoirs et le dimanche 3 septembre, le recteur, dans le cahier de prône, écrit d'une main mal maîtrisée : « *aujourd'hui déclaration de guerre à l'Allemagne par l'Angleterre et la France.* » Le vieux prêtre, ancien aumônier militaire, sait ce à quoi il faut s'attendre.

Quand le tocsin tant redouté sonne le samedi 2 septembre à l'église de Plounez, tout s'arrête. Sur les rives du Trieux, on entend mieux le tocsin de Lézardrieux ou celui de Pleudaniel. C'est le cas pour le jeune Pierre le Hégarat (11 ans) qui garde ses vaches dans le champ appelé *Park 'n aod* au ras de la grève du Lédano. D'autres enfants sont là avec leurs troupeaux. Chacun rentre aussitôt à la maison.

Mais au hameau de Saint-Julien, près du pont, un attroupement important s'est déjà formé pour accueillir le garde-champêtre entouré d'une petite foule qui grossit à vue d'oeil. Il vient apposer sur un panneau fixé près du café, l'ordre de mobilisation générale. « *Deklaret eo ar brezel* », se contente-t-il de dire avant de repartir avec son

SEPTEMBRE		NOTES	
Les jours dimanches de 1 h. à 42 min.			
1	V s Gilles	244	121
2	S s Lazare	245	120
3	D s Grégoire	246	119
4	L s Rosalie	247	118

le 2 septembre 1939

rouleau d'affiches sous le bras. « *Ma mère et toutes les femmes pleuraient, les hommes commentaient* » se souvient Jeanne dont le père, marin pêcheur sur le Trieux est mobilisé.

3) La « Drôle de guerre » (septembre 1939 – juin 1940)

C'est la guerre, la « drôle de guerre » où rien ne se passe mais qui désorganise totalement la vie quotidienne, car les hommes, tant cultivateurs que marins ou artisans (et tous dans la force de l'âge), sont mobilisés... et attendent ... Après des mois de « conflit sans combat », voilà que le 10 mai, les Allemands passent à l'offensive. Des lettres de soldats au front donnent quelques détails :

Lettre datée du 3 JUIN 1940 adressée par M Paul Rousselot à son épouse demeurant au bourg de Plounez. [l'Allemagne lancera l'assaut le 10 juin 1940]

« *Hier une pluie d'éclats de D.C.A. étant tombée sur nous, chacun creuse son trou en vitesse, moi, je garde mon système de tronc d'arbre, c'est encore le meilleur. Il fait un temps superbe, c'est une chance lorsqu'il faut faire du camping forcé... J'aime autant passer l'été dans les bois qu'en caserne... Nous n'avons pas de « totos » ils ne sont pas arrivés jusqu'ici.*

Nous, ce qui nous manque ici, [c'est le manque de nouvelles], nous arrivons cependant à avoir des journaux, j'ai vu que Dunkerque serait bientôt évacué par nos troupes. »

De temps en temps le canon gronde, les boches ripostent par quelques rafales puis le calme revient. J'entends les avions, il faut mettre la casserole, hier soir un de nous, grâce à son casque a eu la vie sauve. »

Le pire est à venir.

* *

2.- Juin 1940 – août 1944 L'occupation

Soudain, les événements se précipitent... Incrédules, les Plounéziens voient arriver les troupes allemandes...

1.- L'arrivée des Allemands (juin 1940)

Mlle André vient de prendre ses fonctions de secrétaire à la mairie de Plounez le 1er avril 1940, pour aider le vieux Jules Kerambrun qui, infirme, a du mal à assurer sa tâche. Le Maire, M. Guillaume André, est son oncle.



Le maire



le garde-champêtre



la secrétaire de mairie

Mlle André se trouve sur la place du bourg quand elle voit arriver une jeep et un ou deux autres véhicules. Un officier, accompagné de son ordonnance entre dans la mairie où il présente un ordre

de réquisition de fauteuils pour la kommandantur qui vient de s'installer à Paimpol. C'est le vieux Jules Kerambrun qui servira de guide chez les « bourgeois » susceptibles d'avoir des fauteuils adéquats. Inutile de dire les rancunes tenaces à son égard par la suite!

C'est peut-être le même jour que la petite Denise Le Gonidec, marchant avec sa tante sur la route entre Pencrec'h et Kergrist voit passer un « drôle de véhicule », c'est un side-car monté par deux soldats. La tante qui a tout de suite compris de quoi il s'agit s'écrie tout alarmée : « *ils sont déjà là !* »

Ismael Lasbleiz, de la ferme de Kergoff dans le nord de la commune, se souvient : « *On était vers la mi-juin 1940 ; ma sœur Marie était sur la route qui mène à Loguivy, quand arrivent en trombe des véhicules remplis de soldats. Arrivé à sa hauteur, un soldat lui demande en mauvais français où est Loguivy. Elle comprend que c'est un Allemand et revient en toute hâte à la maison pour raconter la scène. Notre père la traite de folle, ajoutant en breton « Impossible, tu n'as pas pensé à la ligne Maginot ? » Peu après, des soldats allemands se présentent à la ferme pour l'inspecter ; mais la trouvant trop petite, ils choisissent une autre grande ferme vers Kerascouet et s'y installent. » (entretien du 4 avril 2008)*



M. Ismaël Lasbleiz

Mme Boniort de Kernuet vient de partir de Paimpol au premier train du matin pour Brest où le « Georges Leygues » à bord duquel son mari est embarqué fait escale. Mais une mauvaise surprise l'attend à Guingamp au moment de changer de train : les Allemands sont déjà arrivés et interdisent les déplacements. Madame Boniort doit rentrer à pied à Plounez ! (entretien avec son fils Albert, 18 novembre 2009)

2.- La première occupation (juin 1940- début 1942)

Les autorités allemandes ont donc très vite pris contact avec la mairie de Plounez afin que leurs ordres soient connus et transmis, soit par avis, affichage ou billets de convocations. Le travail ne va pas manquer, ni à son secrétaire ni à la jeune femme fraîchement arrivée !

Comme toutes les communes de la France occupée depuis la signature de l'armistice le 22 juin 1940, Plounez subit les mesures et restrictions imposées par les autorités militaires. Obligations, interdictions restrictions, réquisitions de toutes sortes apparaissent de jour en jour :

Il faut se mettre à l'heure allemande, subir le couvre-feu, accepter la monnaie allemande et la préemption pour certaines denrées par l'occupant. L'essence est rationnée. Outre les réquisitions de fauteuils puis de bicyclettes, il y a eu, et c'est totalement oublié aujourd'hui, celle de draps et taies d'oreillers ! Toutes les familles en mesure de le faire ont dû s'y soumettre. Dans le même temps, 85 fusils, 11 carabines et 5 paquets de munitions ont été déposés à la mairie de Plounez (puis remis à la gendarmerie de Paimpol), mais tout est loin d'avoir été remis et il est facile à la campagne d'enterrer ou de dissimuler armes, munitions etc.. En même temps qu'est fait un recensement des postes de radio, leurs détenteurs apprennent qu'il est interdit d'écouter la radio anglaise.

Les premières pénuries et les premières files d'attente apparaissent. À la mairie de Plounez, les tickets de rationnement sont distribués à jours fixes par Mlle André, ce qui génère de nouvelles

files d'attente. Au fil des semaines, la liste s'allonge : oeufs, beurre, café, savon, huile, sucre, viande, pain... Heureusement, à Plounez, tout le monde a un jardin et il y a les voisins, la famille . Heureusement, il y a aussi le Trieux où il est toujours possible pour les particuliers de pêcher à marée basse ou à la ligne.

Mais le Trieux va bientôt être difficilement accessible.

La vie quotidienne est désorganisée

Les travaux agricoles, les déplacements, la vie maritime vont être très vite perturbés par des mesures prises par les autorités d'occupation.

Ainsi, les cultivateurs, riverains ou non du Trieux, sont régulièrement informés par le garde champêtre des quantités de fourrage et de denrées à livrer à la mairie. En début et en fin 1941, puis à nouveau début 1942, c'est du bois que les propriétaires doivent livrer ; par exemple pour le 1^{er} janvier 1942, chaque cultivateur doit livrer « 6 stères métriques par 7 hectares exploités ». En mai 41, la kommandantur donne des « ordres très sévères » pour obtenir de l'avoine que les cultivateurs plouneziens tardent à livrer.

Un coup très dur est porté à la liberté de déplacement (déjà bien limitée) lorsqu'on annonce que des trains peuvent être supprimés par manque de charbon (ce dernier étant réservé pour les troupes d'occupation). Les voyages en train entre Saint-Brieuc et Tréguier sont ramenés à 3 jours mardi, mercredi et samedi et un seul voyage A/R les autres jours. Pour tous les habitants des hameaux éloignés du bourg mais riverains des lignes, la vie quotidienne va être perturbée car chaque passage de train indiquait une heure précise, facile à mémoriser. Désormais, il n'y a presque plus de trains réguliers, mais il y a les passages à heures irrégulières des trains au service de l'Occupant.

À toutes les restrictions s'appliquant à l'ensemble de la population vont très vite s'ajouter celles concernant « les gens de mer » et donc les marins naviguant sur le Trieux.

C'est ainsi que les instructions de la kommandantur de Paimpol datées des 11 et 23 juillet 1940 autorisent « *les bateaux de pêche de petit bornage à naviguer de jour uniquement mais ils ne devront pas pêcher en groupe. Ils ne pourront rentrer qu'à leur point de station habituel.. Tous les navires, quel que soit leur tonnage ou leur genre d'armement, devront arborer en permanence et verticalement un pavillon blanc supérieur à un pavillon français. En cas d'observation, ils s'exposent à subir le feu des troupes d'occupation...* » Bien entendu, la navigation de plaisance est interdite pour les bâtiments utilisant de l'essence ou du gas-oil.

* *

Fini d'aller au bal !

Au cours des mois et des années qui suivent, les Plouneziens comme le reste des Français en territoire occupé- vont être privés d'un des seuls divertissements qu'il leur restait encore : il leur est bientôt interdit d'organiser (ou de participer à) des bals et danses dans les dancings, cafés et tous lieux publics. Comme il semble tout à coup bien beau et bien loin le temps où, dimanches et fêtes, la jeunesse courait insouciantement danser un jour à Kerloury avec le *Tourbillon Jazz*, un autre au Pont avec

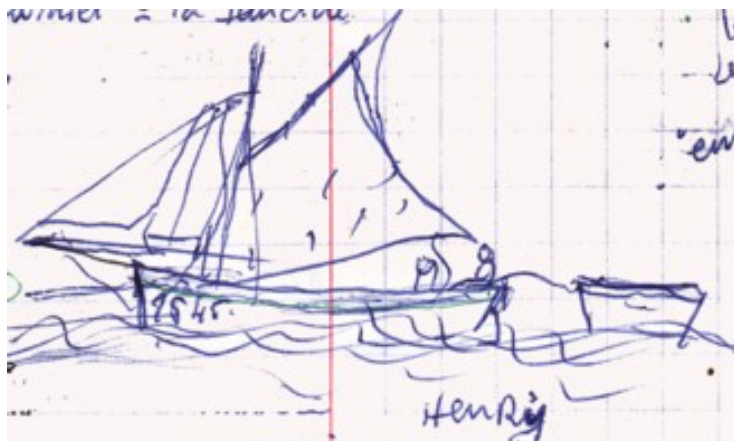


*Bal du côté de Kergrist-Landouézec
(Coll. Mme Le Merdy)*

le *Super Jazz Paimpol*, ou encore à Kergrist avec le *Jazz Populaire*, ou bien au bourg avec le *Jazz Chevalier* ! Il paraît cependant que les bals « à la maison » ou clandestins aient vite pris le relais et que le plaisir des danseurs n'en était que plus grand !

Les métiers de la côte sont étroitement surveillés

Les pêcheurs côtiers et les « goémoniers », quant à eux voient leur travail rendu plus difficile par l'instauration à l'automne 1941 de la « **zone côtière interdite** » qui impose plus de contrôles : ils ne doivent pêcher ou travailler que le jour et seulement par temps clair à l'intérieur des limites de 3 milles marins et doivent rentrer le jour même avant la nuit dans leur port de départ. Il leur faut en outre signer des registres de sortie etc. Ces contraintes s'ajoutent à la pénurie de carburant qui impose aux pêcheurs de naviguer le plus souvent à la voile, ce qui nuit à la rentabilité de leur activité.



Le HENRY « canot gréé en bock » dessiné par son ancien propriétaire - février 1984

Henri Jegou de Traou-Du raconte : « J'ai été démobilisé en 1940. Avec mon père, en 1941, on fait faire à Paimpol chez Huon un canot le Henry 1646, 14 pieds, gréé en boc, arrière droit, contenant une charretée de goémon tirée par deux chevaux. Le port d'attache était à Traou-Du. On naviguait à la voile et à la godille.

Pendant la guerre, on partait à 2 ou 3 heures du matin, pour aller faire le goémon. On descendait sans lumière à cause du couvre-feu jusqu'à la vedette allemande au port de Lézardrieux pour avoir les papiers autorisant à sortir. Le bateau allait jusque Bréhat ou autour pour le goémon. Une batelée de goémon rapportait dans les 300 francs.» (entretien du 7 février 1984)

Un marin de commerce, Yves-Marie Le Guen, qui, faute d'embarquement à cause de la guerre, se retrouve au chômage, achète en 1940 un petit voilier de 18 pieds « *Les Deux Frères* », ayant grand'voile, foc et trinquette et deux avirons. Aidé d'un matelot, il fait lui aussi le goémon pour les cultivateurs de Plounez.

Quant à M. Le Cor de Kergrist, également marin sans embarquement, sa fille, Mme Jouanjan se souvient qu'il s'embauchait, comme beaucoup d'autres hommes dans son cas, chez les cultivateurs, des environs, souvent chez son voisin François Henry.

On n'oublie pas les prisonniers

On n'oublie pas pour autant les prisonniers : un comité est mis en place pour leur venir en aide et leur envoyer des colis¹. Mais les services sont désorganisés (un colis peut mettre une quinzaine de jours pour arriver, comme l'écrit Jean Renan dans ses carnets).

Sur place, l'absence de ces hommes se fait durement ressentir dans les champs et sur la côte. Et le retour dans leurs familles de réfugiés ainsi que celui de marins démobilisés ou au chômage n'est qu'un palliatif. On manque de bras.

¹ Voir autre dossier sur le site de Bevañ : « Les prisonniers de guerre domiciliés à Plounez (1940-1945)

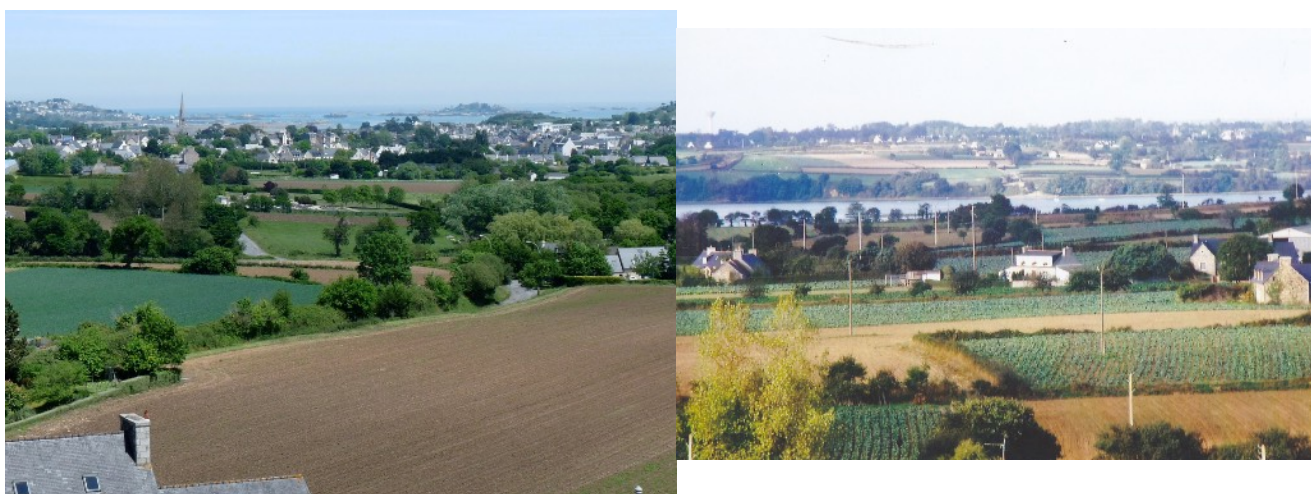
3.- « Le mur de l'Atlantique » et la « 2nde Occupation » (printemps 1942- août 1944)

***a) La militarisation renforcée des secteurs maritimes**

L'année 1942 est marquée par un renforcement de la présence militaire allemande dans le cadre de la construction du **Mur de l'Atlantique**². D'une manière générale, on assiste à un durcissement des conditions de vie quotidienne liée aux pénuries, aux restrictions et aux réquisitions de plus en plus fréquentes.

Toute activité locale se déroule sous le regard des sentinelles allemandes qui se relaient dans le clocher. Leurs jumelles leur permettent une surveillance sur 360° depuis Pencrec'h au nord jusqu'aux bois de Plourivo au sud et depuis la baie de Paimpol à l'est jusqu'au Trieux à l'ouest.

Depuis le clocher de Plounez, on voit à l'est la baie de Paimpol et à l'ouest la rive trégoroise du Trieux



Dès les premiers jours de l'année 1943, les autorités d'Occupation informent le maire qu'elles envisagent l'installation du téléphone dans toutes les mairies de la zone du littoral. Jusqu'alors, il n'y a qu'un seul téléphone, chez M. Le Perff, le boucher. Ce dernier doit aussi aller, à vélo, distribuer les télégrammes qui sont nombreux. Deux secteurs vont être particulièrement concernés par cette militarisation : l'estuaire du Trieux et le hameau de Landeby

La défense de l'estuaire du Trieux va être assurée par des dispositifs sur les deux rives servis par des effectifs rattachés à Lézardrieux. Le pont sur le Trieux est gardé car il est un site très sensible : il supporte la voie du petit train d'intérêt local devenu d'une importance capitale pour l'armée allemande.



LEZARDRIEUX (C.-du-N.) — Le Pont Suspendu sur le Trieux
Longueur 160 m. - Largeur 11 m. - hauteur moyenne au-dessus du Trieux 30 m

² Voir les deux autres dossiers sur le même site : le camp retranché du Wern et le dépôt de munition de Kergoniou.

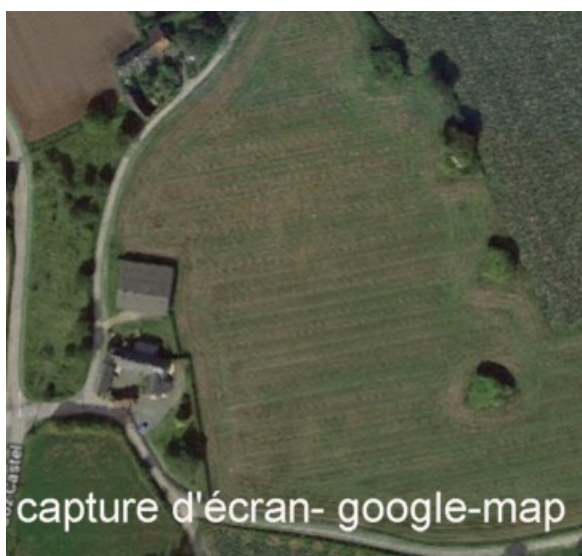
Là aussi, les habitants doivent « composer » avec l'Occupant ! Des sentinelles armées contrôlent les « ausweïts ». Avec le temps, un certain relâchement s'installe, ce qui facilite le passage d'agents de liaison et celui de charrettes transportant des armes cachées sous du fourrage destiné aux haras de Penvern, par exemple. (Entretien avec M. Jules Fraval, avril 1984)

Juste en face du port de Lézardrieux, la « Caserne » située à Traou-Vilin, occupe un emplacement trop stratégique pour être ignoré des Allemands ! Aussi, fin juin 1942, Monsieur André, maire de Plounez est informé que la kreikommandantur de Saint-Brieuc réquisitionne ce grand bâtiment de l'ancienne base navale ; il faut que les réfugiés espagnols en soient partis pour le 1^{er} juillet au plus tard ! Les Allemands s'y installent aussitôt. Des points de défense dotés d'abris et de soutes à munitions assurent la protection des navires à quai ainsi que des navires ancrés dans le Trieux.

M et Mme Le Conniat qui tenaient la ferme de Coz Castel se souviennent : « Les Allemands arrivent en avril 1942 et s'installent dans des baraquements en bois dans un champ en descendant vers Coz-Castel. Ils installent deux DCA, l'une près de la ferme, une au-dessus de l'étang (la retenue du moulin), et deux autres DCA au sommet de la colline, avec un projecteur puissant alimenté par le courant de la ferme. Il y avait aussi des abris en béton. Ils sont toujours là mais enfouis sous les ronces. Puis ils nous expulsent de chez nous ! Les dépenses d'électricité seront toujours payées par les Allemands. Ils raseront le vieux moulin en pierre construit sur la digue de la retenue parce qu'il gênait les tirs. » (Entretien du 3 octobre 1983)



Le moulin à mer de Coz-Castel détruit par les Allemands en 1942 (dessin de M. Hellou)



Le secteur de Landeby va être militarisé.

Non loin et légèrement en retrait de la côte, quatre blockhaus sont alignés au milieu d'une grande parcelle : selon les informateurs, ces blockhaus ont été construits par l'entreprise Todt soit en 1942, soit en 1943³. Ils sont rattachés à Loguivy (et non au dispositif de défense de l'estuaire du Trieux) et donc tournés vers la Manche.

Vue aérienne des 4 blockhaus de Landeby (photo internet)

³interview de M Michel Le Rolland in *L'Arcouest et ses environs pendant l'Occupation* par Y. LAPICQUE -SEHAG. « Fin 1943 . Une fois finis, ils ne reçurent leurs canons que tardivement. Pendant un certain temps (plusieurs mois?) il y eut de faux canons.

M et Mme E. Jacob de Landeby se souviennent : « En janvier [année non précisée], arrivent dans le liors [parcelle cultivable] derrière la ferme trois ou quatre charrettes, chacune attelée de 2 chevaux, avec une vingtaine ou trentaine de soldats allemands. Ils viennent encadrer les travaux de construction de quatre blockhaus. Les travaux durent 4 mois. Un des 4 blockhaus est surmonté d'un toit de tuiles pour le faire ressembler à une maison ou une crèche. Les soldats dorment dans le grenier de la crèche, tandis que les officiers logent à la ferme de Kerascouet située tout près, mais en Ploubazlanec.

« Les blockhaus furent construits par l'entreprise allemande TODT mais avec de la main d'oeuvre locale requise. Le site est entouré de barbelés, les voies d'accès sont fermés la nuit par des chevaux de frise et gardés par des sentinelles. Les canons ne servirent jamais sinon pour quelques essais »

Le 20 avril, nous sommes expulsés de notre ferme. On s'installe avec nos trois chevaux et nos huit vaches dans un bâtiment à quelques centaines de mètres seulement, au Cleuziat, d'où on peut encore cultiver les terres.

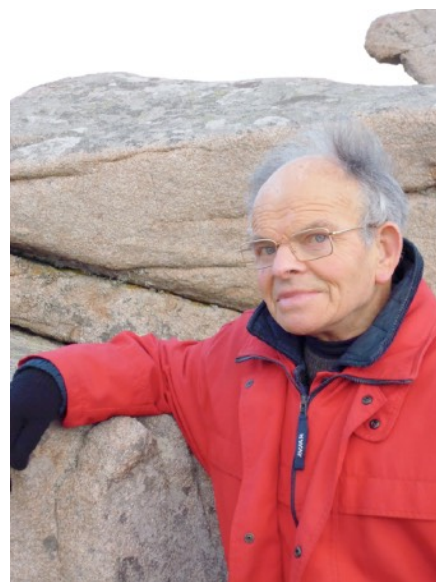
Les Allemands occupent la ferme ; ils y ont leurs chevaux et des munitions. Les contacts restent très limités. Ils achètent du lait, du beurre, des œufs, mais, comme ils le font partout, ils se servent en fourrage, trèfle et foin gratuitement ; inutile d'aller se plaindre à la Kommandantur ! L'encadrement est allemand et porte l'uniforme kaki, et la troupe est composée de « Russes blancs » dont le travail consiste surtout à s'occuper des chevaux qu'ils ont amenés en grand nombre avec eux avant de les répartir dans les fermes » (Entretien du 1^{er} décembre 1984)

Un autre voisin M. François Jacob, de Coz-Castel, évoque ses souvenirs d'enfant s'étirant sur plusieurs mois : « Je me souviens, j'avais 4 ou 5 ans, j'entendais les bétonnières tourner nuit et jour en faisant du bruit. Un des blockhaus a été recouvert d'herbe comme pour le cacher. Il y avait des soldats allemands et un gradé, leur chef, qui avait son cheval, un beau cheval, chez mes parents. Il y avait aussi plusieurs chevaux dispersés dans les fermes. L'année où ils sont venus, c'est eux qui ont tout fauché le trèfle (et le foin) pour leurs chevaux, du vol ! Un commis chez nous réussissait à en reprendre un peu pour nos lapins. Un Allemand est venu protester, mais on lui a dit que c'était à nous! On élevait des « canards muets » : on leur coupait une extrémité d'aile pour les empêcher de voler et de partir vers le Trieux où ils redevenaient sauvages. Une cane avait pondu dans la Lojen-balan (abri à bois couvert d'ajonc et de fougère). Un soldat vola les oeufs, mais mon père l'avait vu. Il alla se plaindre au chef. On n'a plus jamais revu le soldat.

Je me souviens aussi de voir des charrettes pas comme les nôtres, avec quatre roues et des montants arrondis » (Entretien du 27 avril 2014)

« En 1942, dit M. Albert Bonniort de Kernuet, un branchement de câbles venant d'on ne savait où fut mis en place à Kernuet près de chez ma mère dont le mari, marin militaire, était porté disparu depuis Mers El Khebir. Le branchement était enterré mais facilement accessible et surveillé en dehors des heures de couvre-feu par une ou deux sentinelles qui avaient pris l'habitude d'utiliser la cuisine de ma mère pour réchauffer leur « gamelle ». Cela lui déplaisait vivement à cause du « qu'en dira-t-on ? » pour sa réputation et du soupçon de collaboration, mais elle n'y pouvait rien. » (entretien recueilli en décembre 2013) .

M. Albert Bonniort



A propos de ce branchement, on sait maintenant que sur toute la zone côtière, les forces d'occupation avaient déroulé et enterré des km de fils pour leurs communications. C'est ainsi qu'une ligne téléphonique souterraine passant par Kernuet reliait le poste de direction de tirs de l'Arcouest à la « batterie » de Plounez.

*** b) Les mois les plus sombres ...début 1943 – 4 août 1944**

À la campagne

Toute cette militarisation de la côte va avoir des répercussions sur la vie quotidienne des Plounéziens, car les effectifs allemands ont sensiblement augmenté et l'Occupant vit « aux crochets » de la population, des fermiers en premier lieu. Les forces d'occupation accentuent même les réquisitions de toutes sortes (denrées, fourrages) ainsi que celles d'hommes et de chevaux pour les corvées. Tout cela aggrave les pénuries pour la population elle-même.

Souvent, des officiers arrivent à la mairie avec des ordres de réquisition : tant de beurre, de lait etc.. Une liste complète des cultivateurs est dressée qui sert à Mlle André pour enregistrer, par exemple, le poids du beurre livré et le nom du fournisseur et établir une rotation. Certains fournisseurs réussissent à « frauder » en trafiquant la qualité du produit.

Il y a aussi les réquisitions de chevaux : Ismaël Lasbleiz se souvenait avec émotion d'avoir dû se rendre à Pontrieux en 1942 avec ses 2 chevaux et d'avoir dû laisser *Etoile*, le meilleur des deux! La même chose pour Ifig Gonidec et son *Bayard* livré aussi à Pontrieux et qu'il ne reverra jamais. Mme Le Quément, cultivatrice au Boutoul avait réussi à garder son cheval mais elle dut donner à la place une vache inséminée ! Il y a aussi les réquisitions de fourrage : il en faut des quantités car les troupes d'occupation disposent de peu de camions mais ont beaucoup de chevaux, dispersés dans les fermes de la commune où ils doivent être nourris gratuitement.

Mais l'armée d'occupation sait reconnaître ses torts : un jour, le cheval d'un cultivateur de Traou-Scaven venu charger une batelée de goémon sur les quais de Paimpol posa malencontreusement le pied sur un fil électrique dénudé posé en travers de la chaussée entre la forge Quément et un navire allemand en réparations. Le cheval fut projeté sur le quai et tué sur le coup. Quelque temps après, un officier allemand vint à la ferme « payer » le prix du cheval. (témoignage M. Le Page 18 septembre 2013)

Les cultivateurs se souviennent de la corvée de soupe et d'eau mise en place en 1942 : à tour de rôle et accompagnés d'un militaire allemand, tous doivent aller en char-à-banc à la cantine militaire de Lézardrieux remplir des bidons de soupe et des bidons d'eau et livrer le tout aux troupes éloignées de leur « base », à Coz-Castel, par exemple, et jusqu'à Guilben ! Il faut non seulement porter les bidons, mais aussi les rechercher dans l'après-midi. Joseph Henry de Kergoat se souvenait que pour livrer de l'eau au camp de Guilben » (eau prise à la gare de Paimpol) deux tombereaux étaient nécessaires, l'un conduit par lui-même, l'autre par son voisin Louis Le Gonnidec. La fréquence de ces corvées était d'une journée tous les quinze jours environ.

Sur la côte. Mlle André se souvient que les maires des communes côtières sont convoqués courant 1943 au château de Kermarquer où on les informe que des travaux vont avoir lieu afin de mettre en place des défenses anti chars (tranchées), anti-atterrissage (des poteaux dans les champs) ou anti-débarquement (sur les grèves).

Les Allemands craignant en effet un débarquement allié qui lancerait des tanks ou des planeurs vers leurs installations, vont imposer, sous forme de corvées, des travaux de défense : tous les hommes en âge de travailler sont régulièrement « requis » pour aller creuser des tranchées anti-chars. La plus longue court le long de la voie de chemin de fer de l'état depuis le Wern jusqu'à

Landouézec, une plus petite entoure le camp de Landeby. Il y a aussi l'abattage de bois sur les talus, dans les bois de pin et l'implantation de poteaux dans les champs près du bourg et vers Landeby.

Avec le temps, la surveillance du pont se relâche : « *La station [des Haras située à Pen-Vern en Plounez] servait de boîte à lettres entre différents maquis et de lieu d'échange de renseignement sur les cantons voisins (parachutages, aviateurs recueillis et évadés ...)* En particulier, les cultivateurs venant de Pleubian et de la presqu'île avaient des laissez-passer pour franchir le pont de Lézardrieux avec leurs juments. Munis de ce droit, certains en profitaient pour cacher des armes sous le trèfle dans le fond du char à banc. Une fois un cultivateur arriva en pleine chaleur avec son char à banc bâché et rempli de trèfle. Arrivé à la station, il détela, fit saillir la jument et ... repartit à vide avec un autre char-à-banc. Sous le trèfle, il y avait des armes ! » (Entretien avec M. Jules Fraval, avril 1984)

La pêche au bas de l'eau et en mer est interdite ou limitée. Il est de plus en plus difficile de pêcher sur les grèves car le Trieux est surveillé et toute personne présente sur la rive est suspecte. C'est un crève-cœur pour tous les hommes et les femmes sans ressources pour qui la pêche est un gagne-pain, presque une raison de vivre ! Fini le temps où l'on entendait répéter « *Heureusement qu'il y a la pêche. Le Trieux est notre garde-manger.* » Le garde-manger est plein mais il est interdit.

Quant à la pêche embarquée, la main-d'oeuvre fait défaut. Pour remplacer les mobilisés ou les prisonniers, la relève est d'une certaine façon assurée par d'autres marins venus du commerce qui se trouvent sans embarquement en raison de la guerre.

On a vu que Yves-Marie Le Guen, marin de commerce au chômage a acheté un petit voilier « Les Deux Frères » . Il « fait le goémon » aidé de son matelot Albert Ollivier. La demande augmentant, il embauche, le 3 décembre 1943, un novice qui vient de finir son apprentissage, le jeune Jean Antoine, 16 ans. Le goémon se fait sur 7 ou 8 jours tous les 15 jours. Le travail du jeune Jean, c'est d'abord d'aller le matin chercher le cahier à la *kommandantur* de Lézardrieux avant de partir et de le ramener le soir quand le goémon a été livré à Traou-Vilin, Lézardrieux, Pont-Erwan ou même plus en amont. Le bateau doit être rentré chaque soir au port et le registre rendu.

Mme veuve Gonidec (née Mével), fille d'un goémonier de Kergrist se souvenait que des hommes étaient réquisitionnés pour garder (sous la surveillance de militaires allemands) les bateaux rassemblés tous les soirs dans le port, surtout les plus gros. Avant de partir en mer, il fallait faire viser des papiers avec heure de départ et même chose au retour.

Tous les soirs, surtout aux marées, confirmait M. Le Biller, autre marin de commerce : « *Il fallait rentrer les gabares dans le Prostern à Lézardrieux. Des hommes étaient requis à tour de rôle pour monter la garde, mais avec le temps, la surveillance*

M. Yves Le Biller (1912-1987) : marin de commerce sans embarquement s'embauche sur une gabare travaillant sur le Trieux (photo- coll. Mme Christiane Perrot (née Le Biller)



allemande sur eux se relâchait et les Français pouvaient dormir. A la fin même, les Allemands payaient parfois à boire.

Pendant la guerre le carburant était limité par les Allemands. On naviguait plus à la voile. Mais lorsque certaines gabares allaient vers la Roche-Jagu faire du sable, une vedette allemande passait parfois et les Allemands à bord vendaient de l'essence pour se faire de l'argent de poche. Mais avec les attaques aériennes sur le Trieux, les choses n'ont pas duré ! » (Entretien avril 1984)

Il est une autre activité pour les hommes sans travail : Mme Jouanjan se souvient que le garde champêtre apportait à son père (marin au chômage) des convocations préparées à la mairie sur ordre des Allemands ; son père devait de rendre à l'Ile-à-Bois avec d'autres hommes pour planter sur la grève des défenses anti-débarquement.

La navigation de plaisance est surveillée et, de nuit, reste interdite. Un jeune réfugié est sorti en mer avec le marin chez qui il est hébergé : « *Un soir qu'à la brume nous rentrions des Perdrix , du côté du port s'alluma un projecteur qui balaya maladroitement le goulet, puis quelques coups de feu claquèrent. Nous touchions la grève et sans nous retourner, nous piquâmes derrière un gros rocher. Pas de doute on nous tirait dessus! Il fallait être rentré avant le coucher du soleil. Je m'arc-boutai sur mon banc et je ramai, non je nageai avec frénésie.*

Un bruit de gros moteur, c'était la vedette de surveillance qu'on démarrait. Nous touchions la grève et sans nous retourner, les coudes au corps, nous piquâmes derrière un gros rocher. Ouf ! » (En l'an 40 par Jacques Bontemps – Académie Européenne du Livre - 1992)

La baignade est bien entendue interdite : « *Un jour après les battages, ça doit être en 1943, notre mère, ma sœur et moi, nous voulons nous baigner à Traou Du ; presque aussitôt des rafales d'avertissement de mitrailleuses furent tirées depuis Kermarquer dans notre direction. Ce fut le repli précipité ! » (Entretien avec M. Yves Bocher - 1984)*

Les années d'occupation sur les bords du Trieux vues par une fillette

Jeanne, qui avait 10ans en 1940 et vivait avec sa mère et sa sœur au Café du Pont se souvient : « Dès 1940, il y a eu un garde allemand côté Plounez qui surveillait les passants sans trop demander de laissez-passer. Il avait une guérite près de la voie de chemin de fer à l'entrée du pont. J'allais à l'école avec ma sœur Marie-Thérèse, un an plus jeune, et Renée Lamidon (à peu près le même âge). La sentinelle ne nous a jamais rien demandé.

« Il y avait des tickets de rationnement. Ma mère avait une petite épicerie, mais pas grand-chose car Lézardrieux était tout près. Comme le commerce ne marchait pas à cause de la guerre, le café était souvent

fermé et ma mère allait travailler chez les uns et chez les autres comme couturière ou aux travaux des champs. Elle était embauchée à Kerloury chez Yves-Marie Caro marié à Amélie Le Page ou chez Henry Even à Plassen Kerloury. Elle en ramenait un peu de beurre et parfois un bout de saucisse ! Elle revenait au café pour le retour des enfants de l'école.

Les Allemands venaient peu au café car Lézardrieux était mieux et ils se méfiaient sans doute des cafés où on parlait breton devant eux. Quand ils venaient, ils étaient corrects, recherchant quelques provisions (qu'ils payaient) et prenaient un café (qu'ils payaient moins).

Un soldat allemand se présente un soir tard chez nous. Ma mère inquiète ouvre, c'est un Allemand qui recherche des « zoufs » (des œufs). Il propose en échange du sel... Elle goûte, c'est du sucre ! Marché conclu. Les crêpes ont eu meilleur goût.

Souvent, il faut « se débrouiller ». Un exemple parmi d'autres : s'il n'y avait plus de farine pour faire des crêpes, on moulinait des grains d'épis dans un moulin à café. Le résultat était une farine peu adaptée, mais ça marchait. » (entretien du 18 novembre 1992)

Le troc était largement pratiqué entre particuliers : on échange du savon contre du charbon, du beurre ou des œufs contre du café, des cigarettes contre du chocolat etc. etc. Ça peut parfois (souvent ?) confiner au marché noir, comme chez cette femme qui prêtait des pilules de saccharine et se faisait rembourser à raison de quatre pierres de sucre pour une pilule ! « Ce n'est pas bien, mais il y avait bien pire » (Jeanne n'en dira pas plus).

Des Allemands, à titre personnel, parcouraient la campagne à la recherche de provisions. Les femmes seules, se souvenait Madame Renan, n'aimaient pas les voir venir, et elles posaient des chaussures d'homme (bottes, sabots) devant leur porte pour faire croire qu'il y avait une présence masculine dans la maison !

*** c) L'attente angoissée**

Les archives nous permettent de préciser (parfois de corriger) les dates des événements marquants et traumatisants racontés par les témoins tout au long des derniers mois de l'occupation allemande à Plounez. Parfois, en effet, dans les mémoires, tout se mélange, se superpose. Cette confusion mentale est finalement le reflet de la confusion générale dans laquelle cette époque a été traversée.



Mme Jeanne Henry (née Martin)

Depuis 1943, la radio, écoutée clandestinement, donne des nouvelles encourageantes : les Allemands sont en difficulté sur les autres fronts et reculent. Mais ça paraît loin car ici à Plounez, la situation se dégrade. C'est vrai sur le plan économique pour le ravitaillement, mais c'est vrai aussi sur le plan de la sécurité : une fois mis en place, le dispositif de défense allemand devient la cible des attaques alliées : passages d'avions de plus en plus fréquents, mitraillages, bombardements et répliques de la « flak » (la DCA allemande) rendent la vie dangereuse surtout sur le site du « camp » près du bourg et à proximité du Trieux.

Par ailleurs, la résistance, mise en confiance et organisée en « maquis », se fait plus active, multiplie sabotages et attentats. Mais les Plounéziens voient ces actions avec une certaine appréhension et redoutent les représailles et les rafles.

Le danger vient surtout du ciel. Les premiers mitraillages, bombardements et tirs anti-aériens sont d'abord perçus par beaucoup comme un spectacle : « *On était aux premières loges* » disent certains.

Mais les alertes de plus en plus fréquentes, les ruées vers les tranchées de protection et la désorganisation des activités quotidiennes engendrent bientôt la lassitude, la peur, l'angoisse. Pire encore, les habitants vont être frappés dans leurs biens et dans leurs personnes. L'accumulation d'événements tragiques et les mauvaises nouvelles ont un effet immédiat et durable sur le moral de la communauté.

« **La défense passive** ». Pour mieux protéger les populations surtout menacées par les raids aériens, des mesures concrètes appelées « Défense passive », prévues de longue date, vont enfin être mises en place au tout début de 1943.

L'organisation de la Défense Passive est autorisée par le Préfet en janvier 1943. À Plounez, elle est présidée par le Maire, M. Guillaume André, aidé d'un ingénieur TPE, du chef des pompiers de Paimpol, d'un médecin et d'un pharmacien. Le Chef de la Défense est M. Le Mercier, instituteur, secondé par M. Gourhan, marin retraité résidant dans le bourg. L'agent de transmission est André Le Mercier fils de l'instituteur. La commune est divisée en îlots.

L'alerte est donnée par les troupes d'occupation utilisant la sirène de Paimpol pendant 4 minutes chaque fois. Un poste de secours est établi à l'école Sainte-Anne. Au besoin, les transports sont assurés par le maire, (en automobile) et MM Yves Kerambrun, Louis Henry et Louis Le Gonnidec du bourg, avec leurs « voitures hippomobiles ».

La défense passive va assez peu intervenir : son rôle s'est limité à informer la population sur la nécessité d'observer le couvre-feu, faire creuser des tranchées en particulier dans les écoles, parfois transporter des malades ou des blessés chez le docteur (dans une charrette arborant une croix rouge) et organiser les secours, par exemple lors du bombardement du bourg. (Archives municipales et souvenirs de Mlle André)

L'insécurité. Les souvenirs recueillis donnent l'impression que les avions ont survolé le pays à longueur de temps, mitraillant et parfois même bombardant sans discernement. C'est très exagéré mais il est vrai que l'intensification des attaques aériennes sur les positions allemandes le long du Trieux va aller crescendo courant 1943 et 1944 et que les populations riveraines du Trieux vont être particulièrement exposées.

Un jour, Mme Jacob de Landeby et son fils se trouvèrent sous un bombardement aérien visant les blockhaus de Landeby alors que, ayant enfreint l'interdiction, ils avaient sorti leurs vaches dans les champs. Ils n'eurent pas le temps de se mettre à l'abri mais il n'y eut ni dégât ni victime.

Une autre fois, c'est le jeune Yves Bocher qui, occupé à garder les vaches, assiste au passage d'un avion au dessus d'un champ de Landouézec puis aux tirs croisés depuis Plounez et Kermarquer. Il entend les balles qui tombent dans les bois. L'avion en réchappe. Une autre fois, occupé à labourer un champ avec ses chevaux, il aperçoit un avion approcher et passer en rasant le sol si près que le jeune homme aperçoit le pilote. Il voit les tirs de l'avion passer à quelques dizaines de mètres de lui et de ses chevaux ! L'avertissement fut entendu. (Entretien de juin 1984)

Le même avertissement semble avoir été donné à M. Lepon de Lancerf qui en compagnie de sa fille est en train de pêcher à la ligne depuis sa barque mouillée dans le Trieux. Un avion se présente très bas au dessus de l'eau et tire une rafale à proximité du pêcheur et de sa fille qui croient leur dernière heure venue ! Message compris, là aussi.

Un avion piloté par un Plounézien, dit-on, passa un jour sous le pont de Lézardrieux. Suite à cet « exploit », les Allemands suspendirent un ou deux câbles d'acier sous le tablier.

Pour contrer les attaques aériennes sur leurs installations et leurs navires, les militaires allemands vont installer de part et d'autre du Trieux quelques ballons (appelés saucisses) retenus par des câbles. Vite détruits, ils ne seront d'aucune utilité, mais la toile imperméable dont ils sont faits est vite récupérée par quelques femmes aux talents de couturière. C'est ainsi que Madame Le Cor de Kergrist fera pour sa fille de beaux « capuchons » qui seront enviés par ses copines sur le chemin de l'école.

« A cette époque, se souvient M. Beauverger, j'avais 14-15 ans et je travaillais chez Henry « Nèveun » [Even] à la Rue près de Pontebar. Tout à côté, à Kerdaoulin, les Allemands avaient installé des nids de mitrailleuse et une quinzaine de ballons qui se voyaient de loin mais qui furent vite détruits. Les avions alliés venaient du large, faisaient demi-tour au dessus du Trieux vers Lancerf et venaient piquer pour tirer sur leurs cibles avant de repartir en flèche et parfois faire un deuxième passage. Mais on n'osait pas trop approcher des défenses allemandes d'où on voyait le port de Lézardrieux car les Allemands croyaient qu'on les espionnait! » (Entretien 18 novembre 2013)



Ballon captif au dessus du Trieux (doc. M Ange Le Bars)

s'allonger contre les talus. Un jour, c'était un 2 novembre, [en fait le 31 octobre 1943] mon père et moi on regardait et on a vu un avion anglais se faire abattre par la DCA [la flak] et tomber dans le bois du marquis près du Trieux. »

Un parachutiste allié secouru. Mais que deviennent les pilotes alliés qui réussissent à s'éjecter et « atterrir »? Voici un témoignage inédit recueilli auprès de Mme Annick Le Guilloux : *« J'ai souvent entendu ma belle-mère, Mme Le Guilloux de Landouézec, faire le récit suivant : elle était veuve avec 3 enfants (Yves, né en 1928, 14 ans, et 2 soeurs plus jeunes) et vivait à Landouézec. Elle menait une petite ferme mais était aussi lavandière et repasseuse.*

« Une fin d'après midi, alors qu'elle est en train de repasser, elle entend du bruit à la porte. Elle va ouvrir et voit un soldat en uniforme qui lui dit en français approximatif qu'il est anglais, que son avion a été abattu. Il a sauté en parachute et les Allemands vont le rechercher. Comprenant la situation, elle le fait entrer, et ordonne à ses 3 enfants de sortir avec la vache et de s'éloigner. Elle cache alors l'aviateur dans le vide entre l'armoire et le mur au fond de la pièce. Peu après, des Allemands se présentent et l'interrogent. Tout en continuant de repasser le linge, Mme Le Guilloux répond qu'elle n'a rien vu. Les Allemands regardent la pièce, ouvrent les armoires, passent dans les autres pièces et finissent par repartir. Elle fait alors rentrer les enfants.

Sorti de sa cachette, l'aviateur fait comprendre qu'il veut aller au château chez la comtesse de Mauduit [la scène se passe donc avant l'arrestation de la comtesse de Mauduit] à Plourivo. Ma belle-mère confie la tâche à son fils qui connaît ce secteur boisé comme sa poche. L'aviateur et le jeune homme se mettent en route à la nuit tombée, s'arrêtant à chaque croisée de chemin, à chaque sortie de bois pour voir s'ils peuvent continuer. Ils arrivent enfin au château où ils se font reconnaître. Le jeune Yves revient par le même chemin, seul et la peur au ventre. Mais tout se passe bien. » (Témoignage recueilli en 2019)

On imagine le risque couru d'abord par Mme Le Guilloux pour avoir caché un parachutiste allié puis par son fils pour l'avoir guidé vers le Bourg Blanc.

Il est un autre risque : celui de soutenir la Résistance en chantant trop fort quelques refrains imprudents tels que :

*Soir et matin
Soyez toujours en train
De résister aux bandits d'Outre-Rhin
(sur l'air : de bon matin, j'ai rencontré le train*

ou bien

Radio-Paris ment (bis), Radio-Paris est allemand.

Le vote inattendu (juin 1943). Et voici que dans ce contexte très particulier, en pleine occupation, dans un climat de peur et d'insécurité et un quotidien marqué par les pénuries et les privations, tout-à-coup, fin juin 1943, voici donc que le maire de Plounez est informé par le préfet d'une demande d'extension de la commune de Paimpol sur le territoire de Plounez ! Aussitôt, le maire fixe au dimanche 27 juillet un vote auquel tous les Plounéziens (hommes et femmes, majeurs comme mineurs) sont invités à participer.

Le projet paimpolais est rejeté par 1208 voix contre 3 et 544 votes neutres. (archives municipales).

Les absents. Bien évidemment, un certain nombre d'hommes n'ont pas pu participer à ce vote ! Ce sont les prisonniers de guerre, absents depuis déjà trois longues années. Leurs rares et courtes lettres parfois accompagnées de photos rassurent un peu les proches mais sont une bien mince consolation. Quelques chansons essaient de montrer qu'on ne les oublie pas. Les colis envoyés mettent longtemps à arriver.



Prisonnier de guerre plounézien détaché de son stalag, photographié ici avec la famille qui l'employait. (coll. partic.)

Au fond, de face avec son col marin bien visible : fils Kerambrun du bourg en GB pdt la guerre. Marié en GB , y vit



De face et en col marin, un Plounézien en compagnie de quelques camarades « français libres » en Angleterre pendant la guerre. (collection privée)

Il y a d'autres absents : quelques marins de l'état, dont on est sans aucune nouvelle depuis l'attaque de Mers el Khebir et ceux qui ont rejoint la France libre. Il y a enfin les hommes recherchés pour le STO qui se cachent et rejoignent « les patriotes » au sein de réseaux de c o n d a m n é s à l a clandestinité.

*** d) Les mois traumatisants (début mars 1944 - août 1944)**

À l'approche du débarquement, les attentats et les sabotages vont encore augmenter, provoquant des réactions de la part des forces d'occupation. L'espoir d'une libération entretenu par la radio est, sur place, grandement étouffé par les difficultés de la vie quotidienne et la peur grandissante du lendemain. Les témoignages recueillis ci-dessous sont proposés dans l'ordre chronologique (après recoupement avec les archives disponibles) :

Zone interdite

En mars 1944, toutes les personnes âgées qui sont incapables de travailler doivent quitter la zone frontière interdite à la libre circulation. Cette mesure va compliquer la vie de certaines personnes qui n'ont nulle part où aller et parfois même mener à des « cohabitations » forcées. On a longtemps ri de cette histoire dans laquelle un veuf proposa, mi sérieux, mi facétieux, une sorte de mariage blanc à une veuve qu'il savait violemment opposée à une telle demande !

Raids aériens et sabotages

Les attaques de l'aviation alliée et les actes de sabotages des résistants contre les trains ou les voies ferrées augmentent sensiblement ⁴ et ⁵.

⁴ « À compter du 4 février 1944, le service voyageurs du petit train départemental est supprimé sur l'ensemble du réseau par ordre des autorités d'occupation, sauf pour le transport des troupes d'occupation et des organisations et entreprises travaillant pour TODT ». (Cahiers de la presqu'île N°12, p. 15. Les attaques ciblent donc les trains au service des troupes d'occupation).

⁵ « Rapport activités du 74^e Corps d'armée allemand en occupation en Bretagne, p.14 « les actes de sabotage contre les voies ferrées et les câbles a encore augmenté dans la région côtière de Paimpol-Lannion ; » et p. 21 « mai 1944, attentats à l'explosif contre voies ferrées, ponts, pylônes, câbles etc.]. ». En juin 1944, un sabotage de la voie provoque un déraillement du train à Kerbiguet. Une autre fois, un mitraillage aérien lors du passage du train laisse des impacts de balle sur la façade de la ferme de Kerverder.

En avril 1944 suite à un « sabotage » contre le petit train au niveau de la passerelle d'accès au pont sur le Trieux, la standortkommandantur exige des maires de Lézardrieux et de Plounez de s'entendre pour fournir des équipes de gardiens à chaque extrémité du pont, de jour comme de nuit. En cas d'alerte, ces gardiens armés de bâtons devaient faire appel aux soldats allemands⁶. L'évolution de la situation mettra fin à cette corvée. Le père de M. Henri Le Moulec fut ainsi requis pour monter la garde la nuit du 27 au 28 avril 1944. (Notes manuscrites de M. Henri Le Moulec)

Peut-être est-ce de ce même sabotage dont Jeanne se souvient : « *Jean Carrou, le fils d'Alexis de Kergrist, devait faire partie d'un groupe de résistants. Il est entré un jour dans le café et a dit à ma mère que le pont allait sauter dans la nuit. A l'heure du coucher, ma mère nous fit agenouiller, ma sœur et moi, et on récita l'acte de contrition, qui dans les circonstances voulait dire qu'on était en danger de mort. Pendant la nuit, il y a eu une explosion du pont, mais sans causer de gros dégâts.* »

Autre témoignage difficilement datable : un jour d'école, une alerte aérienne a lieu lors de la visite médicale à l'école des filles. Voilà toutes les fillettes en petite tenue qui se précipitent sous la pluie dans la cour et se laissent glisser dans la tranchée boueuse où elles ont dû rester patauger en grelottant de froid et de peur. Inutile de décrire le spectacle à la fin de l'alerte.

M. François Jacob qui vécut son enfance à Coz Castel se souvient que lorsque les avions arrivaient, la défense aérienne entrait en action. « *Les sirènes des bateaux allemands hurlaient. Moi, je me réfugiais dans un placard (où on mettait du bois) dans le mur près de la cheminée. Des morceaux de blockhaus tombaient un peu partout, jusque dans notre cour.* »

Certains raids peuvent donner lieu à des scènes tragi-comiques : le mois de mai est pour les chrétiens « le mois de Marie » au cours duquel des prières collectives sont dites, en particulier à la chapelle de Kergrist. Madame Conan (née Adrienne Le Page) qui était jeune fille en ce mai 1944 avait rejoint une bonne trentaine de personnes, surtout des femmes et des enfants pour cette cérémonie. « *Les prières sont dirigées par Tante Maï José « Gwillou » [madame Goanvic]. Tout à coup, on entend le vrombissement d'avions qui arrivent en suivant la vallée du Trieux à basse altitude sans doute pour repérer les lieux. Riposte de la DCA allemande. Apeurée, ma tante se lève de son prie-Dieu, jette les bras au ciel, puis joint les mains et exhorte les fidèles sur un ton angoissé : « Mais priez donc! Je vous salue Marie.. ». C'est alors un fou-rire général qui scandalise et irrite la pauvre tante. A nouveau elle s'agenouille et enchaîne, seule, les « Ave ». Des balles frappent la toiture. L'assistance veut sortir pour voir. La cérémonie se termine dans les rires et le bruit.* » (Entretien daté de 1984)

La rafle du 8 mai.

S'il est un évènement qui a frappé la population par son retentissement, c'est la « rafle » qui eut lieu à cette date en plein bourg.

M. Ismaël Lasbleiz se souvient : « *J'avais une quinzaine d'années et ce jour-là j'étais en train de regarder une équipe d'hommes de Plounez occupés à creuser des tranchées le long de la voie ferrée quand la rumeur courut que les Allemands raflaient des hommes pour le STO en Allemagne. Je pars en courant. En escaladant un talus à la sortie du bourg vers Kernuet [non loin du lavoir aujourd'hui recouvert de ronces], je me trouve nez à nez avec un Allemand (renseigné par une sentinelle du clocher) qui sous la menace d'un revolver me ramène, mains en l'air au bourg. Avec trois autres jeunes gens, je suis placé, toujours mains en l'air contre le mur juste au début de la route de Lancerf, sur la droite, et fouillé. Puis on est interrogés dans la maison en face et*

⁶Les Cahiers de la presqu'île N° 20, 2015, p.31

relâchés une heure après car on n'a que 15 ou 16 ans. Mais sur la place du bourg, se trouve un camion pour embarquer ceux qui sont recherchés. » (Entretiens 6 décembre 2006. et 5 mars 2008)

M. Le Moullec était là : « La boulangerie du bourg était tenue par Yves Le Goff et Marie Nicolas sa femme. Le fournil donnait sur la route et l'on voyait les jeunes mitrons y travailler en chantant ou sifflant, parfois s'asseyant sur le bord de la fenêtre pour discuter. Un jour, nous vîmes les Allemands arriver en force, bloquer la route et nous tenir à distance sous la menace de leurs mitraillettes, fouiller la maison et emmener avec eux Marie qui était enceinte. On nous a fouillés et puis laissés partir. » (Notes manuscrites, sans date)

M Irénée Gourhan, qui a 16 ans, se trouve lui aussi dans le bourg. Il est saisi par les soldats, plaqué contre un mur, fouillé et interrogé avant d'être relâché.

M. Yves Février se souvient très bien lui aussi : « En 1944, j'avais 40 ans, j'étais marié et père d'un enfant, Raymond, né en 1927. J'étais employé aux chemins de fer et quand j'étais informé par des patriotes que des rails avaient été coupés, j'en informais les mécaniciens. Seuls les trains de marchandises étaient sabotés.

Peu après l'arrestation de Charles Queillé⁷ en 1944 et de 2 ou 3 autres, la Gestapo se met à la recherche de résistants, y compris à Plounez. Un ou deux véhicules arrivent devant la boulangerie Le Goff. Dès qu'il les voit, Albert Duigou, un jeune résistant s'échappe par la fenêtre derrière le fournil et court dans la campagne, mais les sentinelles du clocher l'aperçoivent et guident les Allemands dans leur poursuite. Albert réussit quand même à se cacher dans les talus.

La Gestapo se saisit alors de notre fils Raymond qui travaille comme apprenti, le fait brutalement monter dans leur véhicule et lui ordonne de les guider dans le parcours de la tournée de son patron. Par chance, M. Le Goff qui se trouve à Lézardrieux a pu être prévenu que les Allemands sont chez lui et il prend la fuite. Il se rend d'abord chez sa mère à Hengoat, puis ailleurs.

Revenus à la boulangerie, les Allemands relâchent le jeune Raymond, mais embarquent Mme Le Goff qui est enceinte et [François] Mazéo et les emmènent à Guingamp.

Dès le lendemain matin, je contacte Albert Duigou et les deux cousins Henry qui sont aussi recherchés et je leur indique comment rejoindre Carhaix par le train. Il y a de la famille qui pourra les héberger.

Pendant toute l'absence de M. Le Goff et d'Albert, c'est le jeune Raymond qui fait le pain, aidé par le jeune Le Guen, un garçon de son âge. Mme Le Goff sera relâchée quelques jours plus tard. Quant à [François] Mazéo, il s'échappera du train qui l'emmenait en Allemagne. »

(Entretiens des 6 août et 21 septembre 1985)



La grande fenêtre à dr. était la vitrine de la boucherie. La maison suivante était la boulangerie et juste après, le fournil.

⁷ Charles Queillé (1923- 1944) résistant FTPF , un des responsables du sous secteur , fusillé le 18 mai 1944.

Cette « rafle » qui démantèle un réseau de résistance local, en plein bourg, en plein jour, en présence d'enfants et de jeunes gens terrorisés, va causer un émoi considérable. La nouvelle va se propager très vite dans toute la commune et accroître le sentiment d'angoisse collective.

Destruction des gabares et navires de pêche (10 mai 1944)

Dans la 1^{ère} quinzaine de mai 1944, les autorités allemandes ordonnent à tous les patrons de gabares et navires de pêche, de rassembler leurs navires, quelle que soit leur taille, dans l'anse du Prostern à l'extrémité du port de Lézardrieux. Une fois les bateaux regroupés, les soldats y jettent des grenades incendiaires qui les détruisent tous.

Cette destruction va marquer toute cette population côtière pour laquelle le bateau, du simple canot à la gabare, est l'outil de travail du marin, du pêcheur et le moyen pour lui de gagner sa vie. Détruire leur bateau, c'est condamner ces marins au chômage. Ce sera le cas du jeune Jean Antoine qui, tout jeune marin embarqué en décembre 1943 va ainsi se retrouver sans emploi le 10 mai 1944. Il ne retrouvera un embarquement qu'en décembre 1944.

Raid spectaculaire sur les bateaux du Trieux (23 mai 1944⁸)

Ce jour-là, le jeune Jean-Pierre Le Berre était avec son grand-père dans une parcelle sur les hauteurs de Traou-Vilin au dessus du Trieux : « *On a vu les bombardiers arriver et attaquer un ou des chalutiers transformés par les Allemands en bateaux de guerre. Ils les ont coulés. Plus tard, les riverains viendront chercher des choses rejetées par la mer, et en particulier du charbon échappé des soutes.* » (Témoignage recueilli en décembre 2016)

Jeanne se souvient aussi de voir des avions attaquer et couler les bateaux dans le Trieux : « *On était quelques uns à la fenêtre à l'arrière de la maison [le Café du Pont]. On a vu des hommes dans l'eau. On a dit qu'il y a eu des morts. Peu après, des ambulances (?) sont passées sur le pont. Du bateau coulé, il s'est échappé des morceaux de charbon que les gens allaient ramasser ensuite sur la rive.* »

Mme Conan se souvient aussi de « *cette violente attaque sur les bateaux mouillés devant Lézardrieux qui a fait de nombreuses victimes. Des ambulances militaires (qui viennent du camp?) passent devant chez nous. L'énervement des Allemands est tel qu'en repassant vers Plounez, ils tirent des coups de feu en voyant des gens.* » (Entretien 1984)

Dimanche 2 juillet 1944 : plus de pain

La situation économique est désastreuse car l'armée d'occupation a saigné à blanc la population. Pour bien des familles la détresse matérielle s'ajoute à la peur. Il n'y a plus de pain et, de la chaire, le recteur lance cet appel pathétique aux paroissiens pour trouver de la farine : « *Vendredi prochain, collecte de ce qui reste de blé pour procurer à tous un morceau de pain. Donnez s'il vous en reste par pitié pour ceux qui n'ont pas de pain et dont le nombre va en augmentant tous les jours. L'aumône ainsi faite ne vous appauvrira pas.* » (arch. paroissiales)

La tragédie de Saint Tudy (6-7 juillet).

La mort violente de deux jeunes cousins va causer une émotion encore jamais vue dans la population locale : après la rafle du 8 mai à laquelle ils ont échappé, les deux cousins Yves Henry (fils du garde-champêtre) et Robert Henry (fils du menuisier-charron du bourg) ont discrètement rejoint un autre maquis du côté de Ploézal.

⁸ Voir les photos de cette attaque aérienne et du naufrage du bateau allemand dans : *Le Goëlo* par Y. Coativy et alt. Editions Palantines 2010 et dans *Le village de l'Arcouest et ses environs sous l'Occupation* par Y. Lapicque, SEHAG]

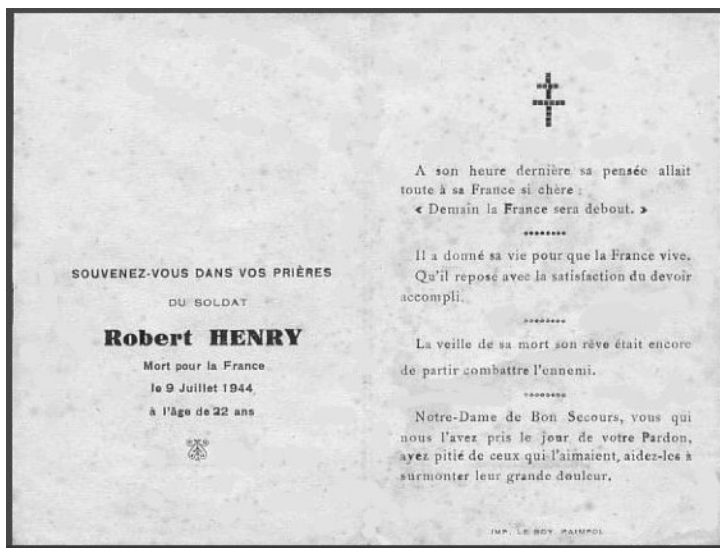


Image de missel rappelant le souvenir de Robert Henry, victime de la tragédie de la ferme de Saint-Tudy

Le 6 juillet au soir, ils vont tomber, près de la ferme de Saint-Tudy, dans un guet-apens tendu par des miliciens. Yves, blessé et fait prisonnier sera torturé et fusillé. Son corps sera retrouvé plus tard dans une fosse commune à Landebaëron. Robert, grièvement blessé, a pu se réfugier chez des voisins, mais décédera quelques jours plus tard. À cette occasion, les voisins composèrent une chanson commençant ainsi :

<p>1) Par un beau soir d'été Dans les heures interdites A la Croix Névé On aperçoit quelques types.</p> <p>2) Pour nous, quelle grande joie Car on les croyait les héros, De braves soldats Qui nous défendaient !</p> <p>3) On s'était bien trompés Car cette bande de jeunes gens Aidait tous à donner La France aux Allemands.</p>	<p>4) Ayant appris ce jour-là Qu'à Saint-Tudy Existaient quelque gars Partisans du maquis,</p> <p>5) Tous ces traîtres de France, (Pour mieux se renseigner Pour en tirer vengeance) Entrèrent chez Forestier.</p> <p>6) Ayant bien pris confiance, En tous ces maudits gars Georges sans méfiance. Renseigna le chef de la bande..... etc.</p>
<p>Chanson de 13 couplets de longueur inégale transmise par Mme Yvette Hellequin née Bloas</p>	

Un civil blessé par balle (30 juillet)

« Mon oncle [François Guillermic, né en 1899] vivait à « Kerloury Nord » avec sa mère âgée et sa soeur. Chaque jour, il écoutait la radio dans la cuisine, puis rangeait le poste hors de vue. Un jour, qu'il ne l'avait pas fait, [30 juillet 1944, date donnée par une autre source], des soldats entrent, manifestement à la recherche de quelque chose.. Ils font même se lever la grand'mère, terrorisée, pour voir si elle ne cache rien sous le banc où elle est assise! Soudain, l'un des soldats aperçoit le poste sur l'étagère et veut s'en emparer, M. Guillermic proteste.. On lui dit

de sortir dans la cour, et là un Allemand lui tire une balle de revolver dans la jambe. M Guillermic en boîtera toute sa vie. » (Entretien du 31 janvier 1990 avec Madame Veuve GOURIOU, née Marguerite Ernault, 16 ans à l'époque des faits).

Les soldats allemands, en dehors de leur service, étaient plus tolérants vis à vis de la radio et pouvaient même être demandeurs d'informations : Ismaël Lasbleiz se souvenait d'un soldat allemand qui venait acheter des œufs à la ferme et qui restait écouter la radio « *espérant à moitié la victoire des Alliés* ». D'autres témoignages confirment ce fait, surtout vers la fin de la guerre.

Le mariage joue les prolongations ! (juin 1944)

Pendant l'Occupation, la vie continue malgré tout et l'on peut toujours se marier. Pour ce mariage-là, un vendredi de juin 1944, il n'y a à la mairie que les mariés, les parents et les témoins.. « *Le mariage religieux a lieu le lendemain, sans solennité et le repas, à Kergrist, n'est servi qu'à la famille et aux proches, soit une cinquantaine de personnes. Pour la journée, on a invité un accordéoniste de Lézardrieux qui reste pour le repas du soir, mais on a oublié que le couvre-feu est plus particulièrement surveillé sur les bords du Trieux. Bien sûr les Allemands arrivent à 10 h. pendant les danses. Après de longues explications, ils tolèrent les danses, à condition que personne ne sorte avant 6 heures le lendemain matin!* » (Mme Milon, entretien du 22 sept 1990)

*** e) Les treize interminables jours vers la libération (4 -16 août 1944)**

A partir du 4 août Plounez va entrer dans les interminables journées qui précèdent sa libération sans pouvoir en prévoir la durée. Jusqu'au dernier moment, les Allemands réquisitionnent des hommes pour d'ultimes travaux de défense. Le père de M. Henry Le Moullec doit ainsi se présenter le 2 août à 8h. devant le chantier de Landeby muni d'une pelle ou d'une pioche, pour y effectuer une journée de travail.

Cette période va être marquée, réellement cette fois, par le survol quasiment quotidien des chasseurs et bombardiers alliés. Le fond sonore généré par ces passages répétés et dont on ne peut prévoir la fin accroît le sentiment d'insécurité collective : sortir, partir, rester, tout devient dangereux.

L'exode vers l'ouest des Plounéziens

Le 4 août au matin : les Allemands ne donnent pas le choix : ils ordonnent à la population de quitter les abords du camp, le bourg et ses alentours car ils s'approprient à détruire leurs stocks de munitions, avec les conséquences qu'on devine. Les départs sont précipités et marqués par mais reviendra chaque jour aussi bien dans son commerce qu'à la mairie. Sa secrétaire et parente (Mlle Louise André) se replie également dans le même quartier et reviendra aussi souvent que possible à la mairie.

Le recteur (âgé et impotent), sa gouvernante, le vicaire et les religieuses sont tous accueillis à la ferme Henry de Poul-ar Ranet, non loin du Trieux. C'est le vicaire qui revient au bourg assurer les offices religieux tels que messes et enterrements.

Bien des familles au nord du bourg, on l'a vu ailleurs, choisissent plutôt de se réfugier vers Traou-Scaven, Mezou-Goué, Kerloury et la Rue Kerallain, c'est à dire assez près également des rives exposées du Trieux !

Au sud du bourg, la fuite se fait vers l'ouest, loin, croit-on, du danger : Landouézec, Traou-Du, Lancerf et même Coat-Friti, là où il y a des chemins creux, des talus, des hameaux isolés et des zones boisées.

Des Paimpolais, marchant au hasard sont arrivés jusque Landouézec, non loin de fermes où il y a du ravitaillement. A la petite ferme Bocher, à la limite de Plourivo, « *il n'y avait que deux*

vaches , se souvenait Simone, mais à la suite de la fuite, il y en eut bientôt une quinzaine. Il y avait aussi quelques chevaux apportés par leurs maîtres pour les soustraire aux Allemands. »

M. et Mme Hervé de Kergicquel, se réfugièrent dans de la famille à Lancerf en emmenant leurs 3 vaches avec eux et resteront quelques jours. Mais certains fermiers, ayant trop de bétail refusent de quitter leur domicile pour pouvoir s'occuper de leur bêtes.

M. Le Moulec se souvient très bien de ces jours : « *Le vendredi 4 août, nous nous retrouvâmes dans une carrière à Traou-Du, en compagnie de Antoine Henry [le menuisier du bourg], de sa femme et de ses deux filles. Nous restâmes là de longues heures. Il faisait beau, le temps ensoleillé. Antoine perdit patience et décida de rentrer seul au bourg. Nous ne devons pas le revoir vivant !*

Le soir, nous fûmes invités dans une maison située au dessus de la voie ferrée : notre hôte s'appelait Auguste le Du. Il servit une soupe à tout ce petit monde. Nous n'eûmes pas le temps de finir, une déflagration puissante fit tomber du plafond plâtre et poussière dans les assiettes : c'était le dépôt de munitions de Kermarquer, sur l'autre rive du Trieux qui sautait. Restaurés malgré cet incident nous reprîmes notre route vers Lancerf et nous fûmes accueillis par Jeanne Kerambrun dans sa petite ferme. Nous dormîmes par terre, rangés au pied du lit qui avait été réservé pour l'instituteur et son épouse. Les Henry étaient couchés avec nous.

Malgré l'excellent accueil des gens de Lancerf, les journées sans inactivité sont longues .

A la tombée de la nuit, les tirs anti aériens étaient impressionnants on aurait dit un feu d'artifice. Les trois nuits suivantes seront « à la belle étoile » sur un matelas de paille. »

(Notes manuscrites)

Bientôt, à l'exemple de M. Fraval et de sa famille réfugiés (avec les étalons!) à la ferme de Coat-Friti en Plourivo chez Honoré Mignot, presque tout le quartier de Penvern se retrouve au même endroit. « *Pendant trois semaines, 32 personnes vont dormir à l'étage d'une grange, sur une couche de foin de plus en plus mince au fur et à mesure que mon père nourrit ses bêtes. Les humains n'ont que des pommes de terre midi et soir, et parfois des dons en nourriture. Pendant ces quelques jours, il va passer beaucoup de résistants et, une fois, une dizaine de militaires sénégalais à bord d'une jeep qui font forte impression. Puis on verra les premiers Américains.* » (Entretien avec M. Fraval le 28 avril 1984)

La fausse fuite allemande (4 août)

Mais que sont devenus les Allemands au cours de cette journée du 4 août ?

Sur le moment, personne à Plounez, ne sait où ils ont passé cette longue journée après leur départ du camp. Ce n'est qu'avec le témoignage d'hommes raflés en chemin pour guider les Allemands (ou pour servir d'otages?) que l'on peut reconstituer une partie de leur itinéraire. Voici le témoignage de Mme Marie Jouanjan d'après les souvenirs de son père, M. Yves Le Cor : ce vendredi 4 août, « *Les Allemands essaient de fuir vers l'ouest. Mon père, Yves Le Cor, se trouve à aider un voisin de Kergrist, François Henry, cultivateur, qui est aussi adjoint, lorsque des Allemands arrivent et réquisitionnent un tombereau, un cheval et les deux hommes. Ils rejoignent un convoi « en fuite » composé de soldats allemands, de chevaux, charrettes et tombereaux remplis de provisions, et il y a des Français avec eux. Leur but est de rejoindre Pontrieux⁹. Le convoi passe le pont et arrive à proximité de la Roche-Jagu. A la faveur d'une pause, mon père saute derrière un talus, se cache dans un champ et plus tard revient à Plounez. Les Allemands eux-mêmes, bloqués*

⁹ Le 4 août 1944, les Allemands ne veulent pas courir le risque de prendre le train qui passerait sur le pont de Frinaudour. Mais ils sont arrêtés à La Roche-Jagu- (voir article de la Presse d'Armor 25 août 1984)

dans leur fuite n'ont d'autre possibilité que de revenir à Plounez. Dans la soirée, mon oncle Emile, frère de mon père, sera tué par les Allemands lors de la tragédie du clocher. »

Il semble que des Allemands (de la Caserne?) aient cherché à rejoindre ceux du « Camp du Wern ». M. Joseph Le Conniat se souvient: « *Le vendredi 4 août, des Allemands s'étaient regroupés à Kerdaoulin. Tôt le matin, ils sont venus me réquisitionner ainsi que d'autres cultivateurs avec chevaux et charrettes pour emmener leur matériel vers Pontrieux. Départ vers 8 heures, mais on s'arrête à la Roche-Jagu. On mange ce qu'on a : du sucre, des biscuits, etc. Et on attend. Dans l'après-midi, on fait demi-tour « avec armes et bagages ». En arrivant à Kergrist, le ciel est embrasé par des explosions et du feu ; c'est l'école du Trieux et le phare de Bodic qui sautent). Les chevaux sont effrayés. Les Allemands rentrent dans leur creux de Traou-Vilin. » (Entretien du 3 octobre 1983)*

Tout à côté, à Landeby, la fuite des Allemands s'est passée différemment même si c'est à la même date. Mme E. Jacob se souvenait que « *la moisson venait d'être faite mais n'était pas encore rentrée... Depuis quelque temps, les Allemands avaient réquisitionné alentour quelques charrettes, chevaux et hommes, plus du bric à brac (des machines à coudre, par exemple). Mais au moment de partir, ils ne peuvent tout emporter et l'entreposent dans un hangar. Ils font ensuite sauter les munitions de deux blockhaus et se replient sur Loguivy, en laissant un seul homme de garde.*

Le lendemain, un nombre important de soldats venant peut-être du camp du Wern arrivent à Landeby avec chevaux et charrettes. Il fait très chaud, ils sont débraillés et ont l'air épuisé. Après une heure ou deux ils vont aussi vers Loguivy, laissant seul le garde encore une fois. Le lendemain venant voir s'il reste du trèfle à sa ferme, je trouve ce garde allemand seul en train de pleurer qui me montre des photos de sa famille. » (Entretien avec M et Mme E. Jacob - 1^{er} décembre 1984)

La tragédie du clocher (nuit du 4 au 5 août)

Alors que de nombreux habitants vont rester hors de leur domicile dans des conditions difficiles, certains chez l'habitant, d'autres dans des hangars d'autres enfin dehors dans une carrière ou en plein champ, beaucoup sont quand même revenus très vite car ils pensent n'être nulle part à l'abri. Les avions alliés survolent aussi bien le bourg que les rives de l'estuaire..

Ce retour inattendu des Allemands va surprendre les Plounéziens qui, se croyant libérés, se sont groupés dans le bourg. Pour célébrer l'évènement quelques jeunes gens se mettent à sonner les cloches au moment où reviennent les Allemands. Cette sonnerie de cloches va provoquer ce que l'on a appelé la « tragédie du clocher » (un mort, Yves Richard, et trois disparus). Il en a été question dans les autres articles sur Plounez pendant l'Occupation.

Une jeune fille blessée par balle (samedi 5 août)

La tragédie du clocher et la capture des « otages » n'a pas eu le temps d'être connue qu'un autre acte de violence est perpétré le samedi matin 5 août contre la jeune M. Th. Le Roux, 16 ans : elle a été gravement blessée d'une balle tirée dans la jambe pour avoir refusé de donner à un Allemand du lait qu'elle vient de traire. La jeune fille sera amputée dans les heures qui suivent et cette triste histoire va être très vite connue de toute la communauté plounézienne.

Obsèques de Yves Richard (lundi 7 août)

La foule est considérable mais la cérémonie est interrompue par une alerte : les Allemands recherchent des hommes. La foule se disperse à la hâte et la cérémonie des obsèques ne peut être achevée que dans l'après-midi et en présence de la seule famille (témoignage de l'abbé Le Gallou)

Ce même jour, la « Défense passive » ordonne aux hommes valides de rentrer et reprendre leurs postes. Mais des particuliers(et des familles) vont continuer d'être hébergés plus longtemps.

Une ferme deux fois frappée par les bombes (entre le 7(?) et le 13 août)

Une maison de Toul-Mezou près du Trieux et ses occupants vont être en quelques jours deux fois les victimes collatérales de bombardements alliés sur les installations allemandes du Trieux.

Témoignage de Madame veuve Gouriou, née Marguerite Ernault : « Depuis 1942, les Allemands occupent la « Caserne » sur le Trieux, après en avoir expulsé les réfugiés espagnols. Des canons DCA sont montés tout autour sur les hauteurs et sur la rive en face. Il y a aussi des « saucisses » de chaque côté.

Cela s'est passé un matin au tout début du mois d'août 1944. Il y a des bombardements aériens tous les jours ou presque. On habite la ferme de Toulmezou et pendant que mon père, Guillaume Ernault et son fils aîné sont à faire les battages chez nos voisins de Kerloury, M. et Mme Conniat, ma mère et moi sommes à la maison. Tout à coup on entend un grondement d'avion. Ce sont des Anglais qui viennent bombarder la caserne et les bateaux dans le Trieux. La DCA allemande riposte aussitôt. Le bruit est assourdissant. Effrayées nous nous réfugions sous l'escalier (en bois!). Soudain, un bruit énorme se fait entendre dans la cuisine, et quelque chose de volumineux s'abat par le conduit de cheminée dans le chaudron de soupe qui cuisait sur le feu de bois et le renverse. Terrorisées, nous sortons et rencontrons Mme Barbu qui habite à côté et nous dit de nous protéger la tête sous des bassines et de rentrer.

C'est alors qu'on aperçoit, dans le foyer, un obus qui n'a pas explosé. On ressort affolées en criant juste au moment où arrivent mon père et quelques voisins. Chacun veut voir. Certains veulent même démonter l'obus. Mon père fait sortir tout le monde. Inutile de dire que l'appétit a été coupé et que la soupe ne sera pas mangée. Ce n'est que plus tard que l'on enlèvera l'obus qui n'a fait aucun dégât. »

Quelques jours plus tard, le dimanche après midi 13 août 1944, il y a comme d'habitude des bruits d'avion survolant le pays. Dans l'après-midi, Mon père et mon frère sont allés voir à la ferme de Kerloury un parent¹⁰ blessé par une balle allemande. Ma mère et moi sommes chez une voisine, Mme Conan, qui est alors dans la crèche en train de traire sa vache. Soudain, levant les yeux au ciel j'aperçois un avion avec ce que je crois être un ballon accroché sous lui. On entend alors un sifflement assourdissant suivi d'une explosion terrible qui soulève le toit de la crèche. Tout le monde se précipite dehors. Ma mère et moi nous nous précipitons dans une tranchée toute proche. Des éclats volent dans tous les sens. Une meule de foin est en feu dans notre ferme. Nous passons chez des voisins où tous les enfants sont en pleurs. Nous allons alors jusqu'à la ferme de la grand-mère à Kerloury pour retrouver mon père et mon frère.

Le bombardement aérien a cessé et toute la famille revient vers sa ferme où il y a déjà une petite foule. On commence à mesurer les dégâts ! Une bombe a accroché la cheminée qui en tombant a arraché un morceau de pignon, toutes les pièces ont souffert et la maison est inhabitable. On retire les deux chevaux de dessous les décombres de l'écurie. L'un est dans un état épouvantable et mourra quelques heures plus tard ; l'autre est gravement blessé. Il restera sourd et presque aveugle. L'étable de derrière s'est effondrée, tuant un veau et sa mère. Des vaches qui étaient dans un petit clos à côté sont affolées.. On répartit le bétail entre voisins et famille.

¹⁰ François Guillermic, blessé le 30 juillet. Voir à cette date

A l'intérieur de la maison, c'est la désolation: une machine à coudre a été projetée contre le meuble à vaisselle. Alertés par une jeune fille descendue à la caserne, les Allemands arrivent. Mon père a bien du mal à empêcher un Allemand de tuer le cheval blessé.

Le lendemain, des femmes qui sont venues du bourg aider à débarrasser la maison apprennent que le bourg lui aussi vient d'être bombardé, qu'il y a des dégâts et même un mort. Elles rentrent précipitamment chez elles laissant tout pêle-mêle dans la cour...

Quelques jour plus tard, on nous trouvera un logement provisoire dans une maison dans la rue Kerallain où se trouvent déjà des réfugiés de Brest qu'il a fallu reloger ailleurs. (Témoignage du 31 janvier 1990)

Bombardement meurtrier du bourg (lundi 14 août)

C'est donc au cours de ce lundi 14 août que deux bombes frappent le bourg, tuant le menuisier Henry dans son atelier. Les hommes de la Défense passive qui sont revenus chez eux coordonnent les travaux de déblaiement et d'extinction d'un début d'incendie. Dans le cahier de paroisse, le vieux recteur note ceci : « *lundi 14 Bombardement par des avions anglais qui causent beaucoup de dégâts dans le bourg. L'école publique de filles a été presque détruite. Les vitraux de l'église sont pulvérisés et Antoine Henry menuisier a été tué dans son atelier.*» (Archives paroissiales) [note : l'enterrement de Antoine Henry aura lieu le jeudi 24 août.

4. LA LIBERATION

Mardi 15 août 1944

Le mardi 15 août, c'est l'Assomption, fête solennelle pour la communauté paroissiale. L'abbé Le Gallou se souvient que seules deux messes sont célébrées au lieu de trois (le recteur n'est pas rentré au bourg) et qu'il n'y a pas de vêpres. On entend l'artillerie canonner au loin. La circulation est interdite et la Défense Passive conseille (ordonne?) de rester chez soi. Mais...

Le mardi 15, Mme Péron et ses enfants (domiciliés à Goameur mais réfugiés à Kergrist) sont en chemin pour aller au bourg faire une visite mortuaire à Antoine Henry, tué la veille dans son atelier. Soudain, on entend des obus venant de l'autre côté du Trieux. La mère s'écrie « *Bugale géz, dem da ger* » (oh mes enfants rentrons), ce qu'ils font sans tarder. C'était des chars américains. Mais un obus, même américain, peut tuer des Français !

Ignorant elles aussi les interdictions de la Défense passive, ce même 15 août Mlle Adrienne

Le Page accompagnée de sa soeur mariée (Mme Alice Le Biller) et les 2 enfants de cette dernière, (sa fille de 4 ans sur les épaules et le bébé de 3 mois dans un landau) rentrent à Kergrist après être allées chercher du beurre à la ferme de Kerbiguet. L'envie leur prend alors d'aller à Lézardrieux. En général, les sentinelles allemandes sont « coulantes ». Or, il y a là, en plein milieu, un soldat inconnu qui leur barre le chemin. C'est un Américain qui leur montre un char en position sur la pointe de Beg-ar-Mor en Lézardrieux. Elles rebroussement chemin et vont avertir les boulistes du Café du Pont qui ne les croient pas, mais sortent quand même pour voir !



**M. Yves Le Biller et son épouse Alice (née Le Page) (1914-1986) ont raconté leurs souvenirs lors d'un entretien chez eux à Kergrist.
(Photo coll. Mme Christiane Perrot, leur fille)**

La tragédie des 8 patriotes (nuit du mardi 15 au mercredi 16 août)

Alors que tous les regards sont tournés vers l'ouest et l'arrivée imminente des Américains, une tragédie s'est jouée à l'autre extrémité de la commune dans la nuit du mardi 15 au mercredi 16

août : huit jeunes patriotes, pensant faciliter l'avancée américaine par la route de Penvern, sont tués dans l'explosion d'un monte-paille piégé et placé en travers du chemin par les Allemands¹¹.

La tragédie des 8 patriotes va avoir un grand retentissement et profondément marquer les habitants du quartier de Pen-Vern et les Paimpolais. Les Plounéziens vont apprendre cette tragédie avec émotion, mais ils sont encore sous le coup des bombardements alliés qui, la veille, dans le bourg ont semé la mort et l'avant veille à Kerloury, ont causé des dégâts importants. Les obsèques des 8 victimes de Penvern en Plounez sont célébrées solennellement dans l'église de Paimpol.

La reddition des Allemands de Kerloury et de la Caserne (16 août)

Dans la matinée du mercredi 16 août : la tragédie des 8 patriotes n'est pas encore connue des Plounéziens que les événements se précipitent du côté du Trieux à « la Caserne ».

Témoignage de M. Louis Guillermic : « *J'avais 20 ans et j'effectuais un remplacement comme chef de station à la gare de Perros-Saint-Fiacre à Camaret quand un sabotage contre un train m'oblige à me réfugier chez mes parents à Kerloury. J'y arrive le 6 juillet. Tous les jours suivants ou presque, j'assiste à des attaques aériennes sur le Trieux et l'on sent que ça tourne mal pour les Allemands. Le mercredi 16 août au matin, je suis réveillé vers 6 heures, par une voisine, Hélène Gwen qui me dit que le drapeau blanc flotte sur Grav an Diaol. Je pars aussitôt chercher Joseph Gouriou (un voisin cultivateur) et nous partons avec Hélène. Le drapeau blanc est sur le haut du talus pour qu'il soit vu des Américains arrivés à Lézardrieux, sur l'autre rive du Trieux.*

Il y a là, à l'abri des talus dans le chemin, une cinquantaine d'Allemands qui ont quitté la « caserne » du Trieux (mais pas les défenses anti aériennes). Je demande à Hélène d'aller informer les Allemands que des volontaires peuvent les accompagner jusqu'à Lézardrieux et garantir leur sécurité s'ils se rendent à nous.

Les Allemands, en uniforme arrivent mains en l'air mais gardent leurs armes, car ils craignent d'être pris à partie par les civils. Le chef du groupe me remet son ceinturon et son mauser. Nous échangeons quelques mots en anglais.

Vers 8 heures, Joseph Gouriou, Joseph Trevou et moi-même emmenons les Allemands en passant par Kerloury (la route actuelle ne sera construite que plus tard). Dans le hameau, ma mère se signe en m'apercevant. Arrivés près de la grand route, nous nous arrêtons dans un champ et Joseph Trévou part en éclaireur vers le pont.

Arrivent alors une dizaine de FFI. Discussions, palabres au milieu de voisins de plus en plus nombreux. Les FFI acceptent de nous accompagner jusqu'au pont car les Allemands ne veulent se rendre qu'aux Américains. Le pont est franchi et le contact est pris avec les Américains qui se sont installés dans la maison de M. Michel, vétérinaire. Fin de l'opération. » (Entretien du 25 juin 1984)

Dans l'après-midi du même jour, une très brève cérémonie a lieu sous le porche de l'église pour l'enterrement d'Antoine Henry au cours d'une journée marquée par des bombardement et de tirs d'obus depuis le Trégor sur les positions allemandes. La cérémonie se fait en la seule présence du vicaire, du maire, de la veuve et de ses enfants. C'est alors que les Plounéziens sont informés de ce qui s'est passé à Pen-Vern.

¹¹Le 12 août, les Allemands avaient intercepté M. Le Goaster qui rentrait chez lui avec le monte-paille tiré par deux chevaux. Délaissant l'engin agricole, les Allemands s'emparent des chevaux tandis que monsieur Le Goaster parvient à s'enfuir et à se cacher. Plus tard, il retrouvera ses 2 chevaux errant l'un dans le bourg, l'autre vers Penvern. Quant au monte-paille, on sait ce qu'il en advint. (témoignage de Mme Mélanie Hellequin, la Presse d'Armor, 28 mai 1994)

Les Américains se rapprochent et franchissent le pont

Les Américains ne sont plus loin, convergeant vers Paimpol par les routes de Plourivo et Lézardrieux. Albert Henry, le fils du garde-champêtre, se souvient de sa rencontre inattendue avec eux: « *Dans les jours avant la Libération, il avait fallu évacuer le bourg et j'étais réfugié chez les « Bleï » [Le Bleiz] à Kerbiguet. On m'envoie avec un cheval faire une commission à Saint-Clet (peut-être pour mettre le cheval à l'abri dans de la famille qu'ils ont là). Dans le haut de la côte du Houël, je rencontre un groupe motorisé : moment de frayeur, car je crois que ce sont des Allemands avec voitures blindées et tanks. Soudain un soldat caresse mon cheval, je suis surpris, un autre me demande en mauvais français « Loin Paimpol? » je réponds que non. Ils me donnent du chewing gum et je continue ma route et eux aussi! Je suis resté deux jours à Saint-Clet. » (Entretien du 15 avril 2013)*

Les Américains arrivant par Lézardrieux sont massés à l'entrée du pont qu'ils franchissent dans la soirée en un long, très long cortège.

Mme Jeanne Henry (née Martin), 14 ans en 1944, se souvient « *Ce 16 août, j'étais avec ma soeur au café tenu par ma mère au pont de Lézardrieux, côté Plounez. On savait que les Américains n'étaient pas loin. On avait entendu des tirs d'obus (« des 75 » de l'avis d'un vieux marin de l'état habitant le quartier). On savait que le pont était miné par les Allemands et que ces derniers le feraient sauter pour empêcher les Américains de le franchir après avoir libéré Paimpol. Mais les Américains, informés, sont venus par Pontrieux et ils ont sécurisé le pont. Quand les tanks américains et les hommes ont franchi le pont, ils se sont arrêtés devant le café, ils ont offert du chocolat, du chewing gum aux gens. Ils se sont fait embrasser par les femmes. Puis ils sont partis vers Paimpol. Pendant ce temps-là, les autres continuaient de traverser, ça n'arrêtait pas. »*

« *Ils ont bivouaqué dans les champs de part et d'autre de la route entre la chapelle de Kergrist et Pencrec'h. Il y a eu des tirs de chars vers le camp. » (Entretien avec M. Marcel Le Page, 19 janvier 1985)*

« *Aux gens qui les regardent, les soldats donnent cigarettes et chocolat en échange d'oeufs et d'échalotes. » (Madame Conan, née Adrienne Le Page, 18 ans en 1944)*

« *Ils s'engagent (guidés par les patriotes?) dans les petits chemins vers Kerloury. C'est là que j'ai vu les premiers Américains venir en jeeps. Un commis (Le Guen) avait sorti un drapeau français et il est resté au garde à vous avec son drapeau tant qu'il y a eu des Américains à passer. Mon père avait une bouteille de goutte et en a offert à un soldat qui a fait la grimace et craché!* » (Madame Denise Cerino)

*C'est sans doute dans la même soirée du 16, précise M. Ismaël Lasbleiz, que des Américains, avec jeeps, voitures blindées et même des chars se présentent à Kergoff à la ferme des parents et bivouaquent dans des parcelles tout près. J'ai été face à face avec un Américain en jeep qui m'a demandé s'il y avait des Allemands, j'ai dit par là d'un geste vague. Tout le grand champ appelé « goasvèr » était rempli de chars et de jeeps, Quelques brèches furent ouvertes dans les talus pour le passage de certains véhicules. Le lendemain, ils sont partis » (Entretien du 21 septembre 1985)

La présence militaire américaine tout le long de la grand-route jusque Pencrec'h et dans les chemins qui irriguent la commune est le signe rassurant que tout est fini. Mais comme le couvre-feu reste imposé, très peu de Plounéziens sauront que ce 16 août au soir les Allemands du camp se sont rendus et que leur commune est libérée. Seuls quelques particuliers de Pencrec'h ou à proximité du camp (le frère de la secrétaire de mairie M. Joseph André, Mme Le Bezvouet de Pen-an-Run, la famille Hervé de Kergicquel par exemple) verront le drapeau blanc au dessus du camp et garderont la nouvelle jusqu'au lendemain. C'est ce même soir que Mme Leroux, la mère de Mme Le

Bezvouet, apercevant un soldat en uniforme passer devant chez elle s'écrie : « *Marie, deus da wellet amañ zou aï tud du* » (Viens voir Marie, y'a des gens noirs qui sont là). C'était la première personne de couleur qu'elle voyait de sa vie.

Jeudi 17 août 1944 :

Les Américains restés sur place « nettoient » le secteur, font prisonniers quelques soldats allemands égarés pendant que d'autres entrent dans Paimpol puis se dirigent vers Guilben, qui se rend à midi.

Ce jour-là, au passage à niveau de Landouézec, (où la famille Henry de Goasmeur est réfugiée), Yvette Henry et sa mère (dite *Maïe Vei*) aperçoivent sur la voie une dizaine de « patriotes » qui « jouent » avec des grenades et leur annoncent « *C'est la Libération* ». Ce sont peut-être ces mêmes patriotes qui, le même jour, montent dans la tour de l'église et y gravent leur nom.

5. APRÈS LA LIBÉRATION

La libération va être célébrée par de brèves réjouissances car la population est encore traumatisée par les événements des jours passés et ressent le besoin urgent de réorganiser la vie quotidienne. Un feu de joie est cependant allumé sur l'Allée Commune. Il en a été question dans les autres articles.

La libération à Plounez, comme ailleurs, a été marquée par quelques excès, résultats d'une justice expéditive et sélective qui fut réprouvée par une grande partie de la population, car ces excès étaient commis par des gens étrangers à la commune ou dans un esprit de vengeance personnelle.

Il y eut dans les jours entourant la Libération, au moins deux cas pouvant être qualifiés d'épuration sauvage.

Le premier concerne une femme trouvée assassinée d'une balle dans la tête dans un champ de Landouézec le 24 juin 1944. La gendarmerie recueillit les témoignages des voisins de la scène sans pouvoir faire avancer l'enquête au-delà du fait que la femme était notoirement une « collabo ».

L'autre cas est de tradition purement orale. Madame Adrienne Conan rapportait ce qu'elle avait toujours entendu dire dans le quartier de Kergrist : « *A la fin de l'occupation, un collabo fut pris à partie par des « patriotes ». Il s'enfuit et sauta dans le Trieux depuis le pont. Blessé il arriva cependant à regagner la rive, côté Plounez où il resta caché toute la nuit dans un champ de trèfle. Un ouvrier agricole le trouva le lendemain et le remit pour être livré à la gendarmerie. Il fut quand même retrouvé plus tard et tué.* »

* *

Le 20 août peut enfin avoir lieu la cérémonie officielle des obsèques d'Antoine Henry tué le 14 août. Il avait été précipitamment inhumé le 17 après une brève cérémonie marquée par le passage menaçant de bombardiers alliés et des tirs d'obus de chars américains.

* *

Il y a quand même eu ces quelques journées au cours desquelles les habitants ont pu aller récupérer tout ce qui était récupérable dans les sites abandonnés par les Allemands à Landeby, Coz-Castel, la Caserne et le Camp : outillage, équipements et matériels divers, câbles, meubles, bibelots, munitions. Tout ce qui peut être démonté et emporté est démonté et transporté. Le jeune J.P. Le Berre de Traou-Vilin retrouvera dans sa classe à la rentrée scolaire une de ces armoires en contre-plaqué métallique provenant de la Caserne. Il paraît que l'on trouva bien d'autres armoires de ce type chez les particuliers de Plounez !



En bas à gauche, la longue toiture blanche est celle de la baraque allemande achetée par l'abbé Le Gallou, vicaire et remontée dans le jardin du presbytère. Juste après la guerre.

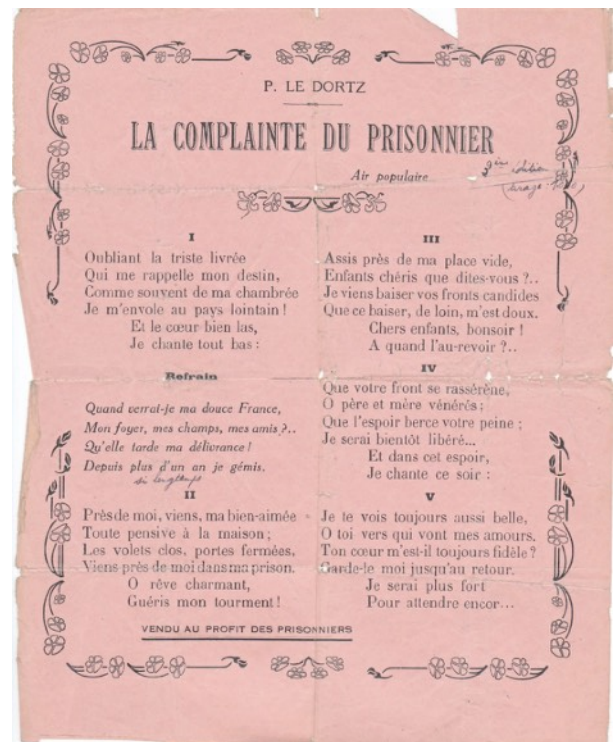
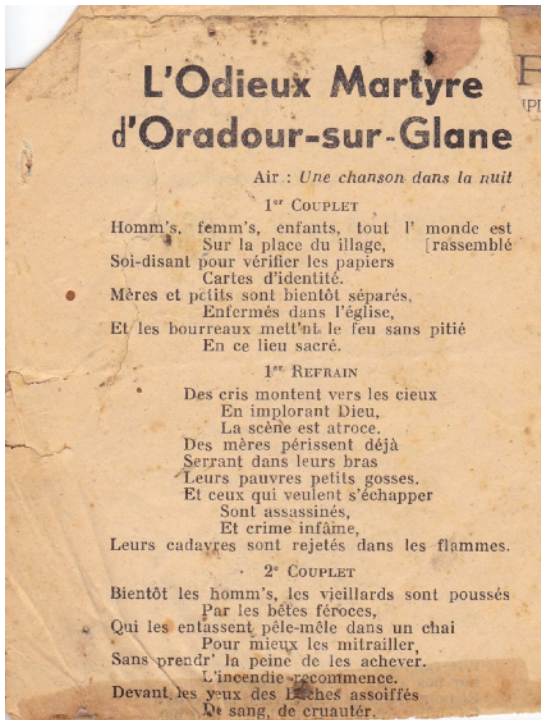
De son côté, l'abbé Le Gallou, vicaire, achète aux domaines pour la somme de 40 000 francs une baraque allemande en bois qui se trouvait vers Landeby-Coz-Castel et servait à loger la troupe. Transportée et remontée dans le jardin du presbytère, cette baraque est prête fin 1945 et servira quelque temps de salle de patronage pour y faire du théâtre, des réunions, le catéchisme etc.

* *

On peut alors commencer à faire le « bilan » des dégâts. A la mairie, le 3 septembre 1944 a lieu la réunion du conseil Municipal en présence du Comité de la Résistance qui a proposé la liste des conseillers municipaux. Ce sont : ANDRE Guillaume, HENRY François, DROUMAGUET Amédée, LE GOFF Yves, LE CALVEZ Albert, LE GONNIDEC Eugène, GUEGONOU(?) Jérôme, LE PAGE Edouard, RENAN Jean-Baptiste, JEANIN Adolphe, Mlle JACOB Marie, LE GOASTER Albert, ERNAULT Ambroise, FRETTE Louis.

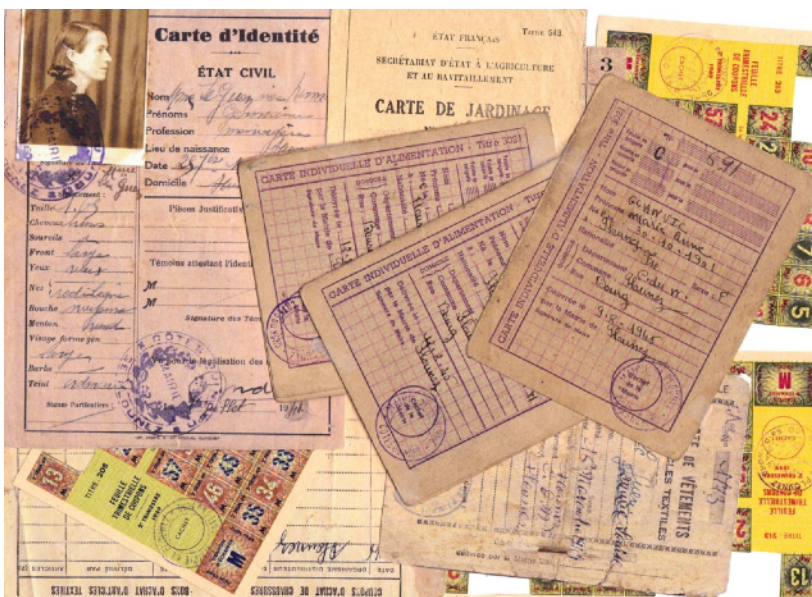
Tout est à réorganiser.

Mlle André, la secrétaire, croule sous le travail : elle prend note de toutes les dépositions, réclamations, revendications aussi bien municipales que particulières. L'urgence est partout. Rien que pour le secteur de Landeby-Coz Castel qu'elle connaît bien, plusieurs tranchées sont à combler ; des routes ouvertes sur des terres agricoles sont à supprimer ; des champs, des chemins, des accès à la grève sont à remettre en état ; ailleurs, il faut aussi signaler le matériel abandonné par les Allemands et dresser le plan des parcelles minées. Il faut aussi monter les dossiers concernant les « dégâts de guerre », évaluer la grande quantité de bois « ravagée » (sic) par les troupes allemandes, s'occuper des victimes de guerre, traiter les problèmes liés aux réfugiés etc. . Ça n'en finit pas.



On chante quand même

Il y a toujours les pénuries et les cartes d'alimentation ont toujours cours ! Tout le monde (ou presque) s'estime bien malheureux Mais bien vite, on apprend ou on se rappelle qu'il y a eu bien pire et plus malheureux : il y a eu ces atrocités commises ailleurs et que popularisent sur le marché les colporteurs et vendeurs de chansons sur feuilles volantes. Parmi les chansons préférées, il y a celles sur la tragédie d'Oradour sur Glane (10 juin 1944), et les chansons concernant les prisonniers de guerre si impatientement attendus. Là aussi, les compositeurs de chansons sur feuilles volantes sont sûrs du succès de leurs titres, chantés sur des airs connus et vendus au marché de Paimpol.



La fin de la guerre ne signifie pas la fin des privations

Le retour des prisonniers

Les premiers prisonniers ne rentreront pas avant mai 1945. Certains d'entre eux n'ont pas eu le temps d'avertir leur famille. Chaque cas est différent et là aussi, certains hommes auront du mal à retrouver leur place car on a appris à faire sans eux.

* *

Mais une fois les prisonniers rentrés et malgré les tristes souvenirs liés à la guerre ou à la dure réalité des privations dues aux pénuries (les cartes d'approvisionnement dureront au moins jusqu'en 1949) le besoin de s'amuser l'emporte et l'on renoue avec les bals et les danses !

Les mariages si longtemps reportés peuvent avoir lieu : Albert Henry se souvient : « *Il y eut beaucoup de mariages après la guerre, des fois trois par semaine : lundi, jeudi, samedi. Les jeunes étaient sollicités pour être « bouteillours » [serveurs des boissons] et préparer les salles de repas (ça pouvait durer des fois trois jours!). Moi je servais souvent et mon père avec qui je travaillais à la forge était mécontent de me voir si souvent absent du travail!* » (entretien du 15 avril 2013).

Le besoin de s'amuser se manifeste de bien des façons et l'ouverture d'un café ne peut se concevoir sans son bal.



L'ouverture d'un café à Penvern en 1947 est l'occasion d'un bal en plein air animé par André Rousselot et son orchestre (doc. Mlle M. Jacob -ciném. de Bretagne)

Une dernière anecdote pour sourire

L'arrivée de quelques prisonniers allemands employés par des cultivateurs fit des mécontents chez les ouvriers agricoles:

« *Un jour, raconte Jeanne, parmi les pêcheurs au bas de l'eau, goëmoniers, marins en retraite, marginaux, commis agricoles qui se retrouvaient au Café du Pont, il y avait un certain Albert C..., commis agricole dans une ferme dont le patron employait des prisonniers allemands.*

Ces derniers étaient mieux traités et mieux payés que lui ! Alors, un jour, Albert improvisa dans le café un petit couplet qui est resté célèbre :

« *Moi, i'm'avait dit
Pas envoyer boches ici »
I [et] moi, pauv' journalier
Et toi veux pas m'payer.
Malloz Doue »*

À moi, il avait dit
Qu'il n'embaucherait pas de Boches ici.
Et moi, pauvre journalier ,
Toi, tu ne veux pas me payer !
Malloz Doué ! »

Ce n'était que le début de la concurrence de la main-d'oeuvre étrangère !

* *

Alors que Plounez est libérée depuis le 16 août 1944, la fin de la guerre elle-même, le 8 mai 1945, sera « fêtée » à Kergrist par une sonnerie de cloche à la chapelle à l'initiative de deux jeunes écoliers, Adrien Le Luyer et Charles Le Floc'h, qui rentraient chez eux après la classe.

* *

*

ANNEXE

« La Caserne » sur la rive plounezienne du Trieux est le bâtiment qui a subi le plus de dégâts pendant l'Occupation. Après d'importants travaux pour reconstruire les édifices et leur donner une nouvelle orientation, le dimanche 10 décembre 1950 est inaugurée l'Ecole

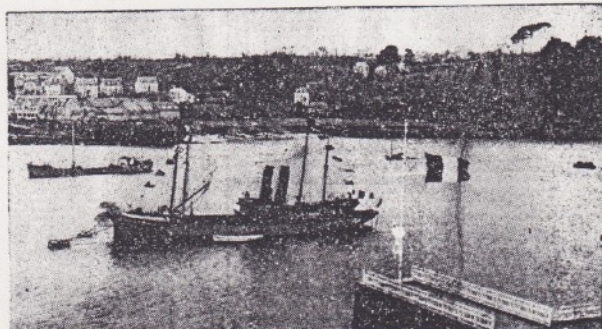
Hier à Plounez, M. René Pléven, président du Conseil et M. Deferre, ministre de la Marine Marchande ont inauguré l'école d'apprentissage maritime du Trieux

L'amiral Robert, préfet maritime de Brest
M. Fleury, préfet des Côtes-du-Nord, plusieurs
parlementaires et de nombreuses
personnalités civiles et maritimes
assistaient à cette cérémonie

Dans une véritable tempête et sous une pluie continuelle, l'école d'apprentissage du Trieux, située sur la rive est de l'estuaire a été inaugurée dimanche par M. René Pléven, président du Conseil et M. Deferre, ministre de la Marine Marchande, en présence de très nombreuses personnalités parmi lesquelles nous avons reconnu M.M. l'amiral Robert, préfet maritime de Brest; Fleury, préfet des Côtes-du-Nord; Cruchoff, directeur du cabinet de M. Pléven; Le Henaf, directeur du cabinet de M. Deferre; Roy, secrétaire général de la préfecture; Courraget, chef de cabinet; Cornu et Jézouel, sénateurs des Côtes-du-Nord; Bouter, Montjari et Mésier, députés des Côtes-du-Nord; docteur Pichonron et Lozet, conseillers généraux; Hénary, président de la commission départementale et conseiller général de Plaimpout; Regache, inspecteur général de l'apprentissage maritime; Bonnadès, chef du service de l'apprentissage maritime au ministère; Taulnay, secrétaire général de l'association de gérance des écoles d'apprentissage maritime; l'administrateur en chef de l'inscription maritime de Brest, anciennement à Plaimpout; Minet, directeur de l'inscription maritime à Saint-Brieuc; Richard, administrateur à Plaimpout; capitaine de gendarmerie Vayssières, de Saint-Brieuc; Quémener, directeur régional

De gauche à droite et de haut en bas : Le « Merlu », ancien chalutier, devenu bateau-école d'apprentissage. - L'amiral ROBERT, préfet maritime de Brest. - M. PLÉVEN, président du Conseil de Plaimpout. - Le Président du Conseil interroge les élèves de l'école d'apprentissage Maritime. - Les personnalités à leur arrivée à l'école du Trieux.

(Photo Réd. « O.-P. »)



inauguration de l'EAM (archives Ouest-France)

d'Apprentissage Maritime¹² en présence de M. René Pleven, président du Conseil, de M. Deferre, ministre de la marine marchande, de l'amiral Robert, préfet maritime de Brest, de M. Fleury préfet des Côtes-du-Nord ainsi que plusieurs parlementaires et de nombreuses personnalités civiles et militaires. Assistent également à la cérémonie le capitaine Yves Dauphin, directeur de l'école et le capitaine Yves Le Deut sous directeur, les maires de Paimpol, de Plounez et des communes riveraines des cantons de Paimpol et Lézardrieux.

UN DERNIER MOT

Il est utile de le rappeler, ce 3ème volet sur Plounez pendant l'Occupation n'est pas un article d'histoire mais le reflet subjectif et partiel de la vie quotidienne telle qu'elle s'est gravée dans les mémoires des informateurs puis telle qu'elle a été restituée 40, 50, 60 ans plus tard. Bien des aspects n'ont pas été abordés (ou bien l'ont été très brièvement) : vie municipale, vie religieuse, vie scolaire, organisation du travail, commerce, troc, marché noir, les réfugiés, collaboration, Résistance, maquis etc. Chaque famille aurait sa pièce à apporter à ce puzzle. Tout complément d'information est donc le bienvenu. Heureusement, des articles de presse, des études ont été publiés, des témoignages, des portraits ont paru (sous une forme ou sous une autre : écrite, enregistrée, filmée) où Plounez et les Plounéziens trouvent la place qui leur revient.

Jacques DERVILLY
Bevañ e Plounez
octobre 2021

Merci à Yvon Connan pour la mise en page et la mise en ligne de ce dossier.

* *
*

¹² En fait l'école est ouverte depuis le 4 décembre avec 132 jeunes.